5e Année - N° 186 Le N° 0 $ 50 Jeudi 23 Mars 1944

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



Cocoteraies en Cochinchine

(Dessin de Nguyên-van-Hoa).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOTRE INTÉRÊT — VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 %

BONS A UN AN

émis à 97 $ 50
remboursables
au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS

émis à 99 $ 50
remboursables
au gré du porteur

au pair	à	TROIS MOIS	de date
à 100 $ 60	à	SIX MOIS	de date
à 101 $ 20	à	NEUF MOIS	de date
à 102 $	à	UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50, 100, 1.000, 10.000 et 100.000 piastres.

Les bons à un an à moins de 6 mois d'échéance, et les bons à trois mois à toute époque sont escomptables à la Banque de l'Indochine (Taux 3 %).

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

5e Année - N° 186 — 23 Mars 1944

Édité par
l'ASSOCIATION ALEXANDRE - DE - RHODES
6, Avenue Pierre Pasquier — HANOI

Toute la correspondance, mandats, etc. doivent être adressés à la Revue "INDOCHINE"
6, Avenue Pierre Pasquier — HANOI

ABONNEMENTS :

Indochine et France :
Un an : **25 $ 00**, 6 mois : **15 $ 00**

Etranger :
Un an : **35 $ 00**, 6 mois : **20 $ 00**
Le numéro : **0 $ 50**

SOMMAIRE

Une « Conseillère Municipale » chez le Maréchal, par R. BENJAMIN.

Siège et délivrance de la citadelle de Tuyên-quang (23 novembre 1884 à 3 mars 1885), par R. DESPIERRES.

A Hué. — Hommage au Trône de la jeunesse scolaire d'Annam.

Souvenirs d'un vieil archéologue indochinois (Suite), par H. PARMENTIER.

Les budgets indochinois de 1944, par C...

Au Cambodge. — De Pursat à la mer avec S. M. Norodom Sihanouk.

Après les bombardements d'Haiphong. — Promotions dans la Légion d'honneur.

Au Cabinet de M. le Gouverneur Général.

Opium, sang, vengeance, par GEORGES.

Lettre de Cochinchine, par COLLINE.

Exposition d'Histoire de l'art japonais, par G...

Abonnements : *Les abonnements partent du 1er de chaque mois.*

Changements d'adresse : *Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 0 $ 40 en timbres et rappeler l'adresse précédente, faute de quoi le changement ne pourra être effectué.*

Règlements : *Nous prions instamment nos lecteurs et abonnés, lorsqu'ils nous adressent un règlement, de bien vouloir nous rappeler le numéro figurant en haut, à droite, sur notre facture.*

Nos factures de renouvellement sont envoyées un mois environ avant l'expiration de l'abonnement.

Si le règlement ne nous parvient pas un mois après la fin de l'abonnement, nous serons dans l'obligation d'envoyer un recouvrement postal et les frais en seront à la charge de l'abonné. Aucun règlement par acompte n'est accepté.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Une "Conseillère Municipale" chez le Maréchal

par R. BENJAMIN

(*Extrait de l'ouvrage "Les sept étoiles de France", Paris, 1942.*)

Il ne faudrait pourtant pas croire que le Chef qui adresse à son peuple des messages si profonds, n'est pas capable, entre ses silences, de guider les hommes qui l'abordent par les paroles les plus appropriées, les plus justes, les plus humaines. Les poètes qui le peindront — et je fais l'honneur aux vrais historiens de les désigner par ce beau titre —, les poètes chanteront les grandes dates, les heures sacrées, où le Maréchal Pétain a sauvé la France et tous les Français. Mais n'oublieront-ils pas le bien immense qu'il a fait chaque jour, en recevant, en dirigeant, en conseillant, en consolant ? N'importe quelle liste de ses audiences peut servir à le montrer dans sa grandeur quotidienne. Et je voudrais ici le raconter sur le ton simple de la chronique, mais tel que je sais qu'il fut, recevant « une conseillère municipale », après elle un artiste peintre, un autre jour le chef d'un chantier de jeunesse. Trois exemples entre cent. Les trois lui apportaient leurs fièvres et leurs faiblesses. Aux trois il a donné la force et la paix.

La conseillère municipale n'était pas qu'un peu fière de sa nomination et de son rôle. Elle s'en venait d'une petite ville de la zone occupée.

Elle avait commencé par dire, dans sa ville même, en subissant le premier assaut des difficultés innombrables :

« On ne peut pas, on ne doit pas déranger le Maréchal pour des questions particulières. Il a des ministres pour cela. »

Elle avait dit ensuite, sans même se rendre compte que c'était sa vanité qui suivait son petit bonhomme de chemin :

— Après tout, s'il est le Chef, il doit voir et savoir. L'œil du maître.

Puis elle avait conclu très vite :

— J'irai jusqu'au Maréchal... s'il le faut.

Décidée à l'aborder, elle avait tenu à légitimer son acte, confiant à ses amis :

— Il ne se doute pas, ce pauvre Maréchal, des problèmes inextricables parmi lesquels nous nous débattons, nous nous... noyons ! Il ignore les détails. Il est trop haut, trop loin. Mais moi, je suis décidée à lui faire voir les choses de près.

» Il ne sait pas que rien n'est changé, que les mêmes sont en place, inertes, faisant le dos rond, nous créant partout des obstacles. Mais moi, je lui donnerai des faits, je lui citerai des noms. Je lui dirai : « Si vous ne décidez pas, dans le mois qui vient, de sacrifier d'un coup ces fantômes du passé, je vous en avertis, il n'y aura pas de Révolution Nationale ! »

» Enfin, il ignore la mauvaise humeur qui règne... et qui est légitime. Oui, légitime ! Il y a trop de lois nouvelles, trop d'arrêts, trop de décrets, trop de paperasses ! On en est recouvert, on étouffe ! Moi, je suis prête à m'occuper de tout, de la corporation agricole, des écoles, des cabarets. Mais qu'il nous donne lui-même des ordres, voilà ce que j'oserai lui dire à ce bon Maréchal ! »

Elle a dit cela à tous ceux qu'elle rencontrait afin de s'entraîner, et elle est partie pour Vichy dans l'euphorie que lui donne l'exposé bien ordonné d'une situation lamentable.

A l'heure de l'audience, dans le salon d'attente, au milieu d'autres visiteurs, fermement assise, le buste droit, les jambes croisées, nerveuse, presque défiante, elle est le point de mire de ceux qui sont là, et qui un instant oublient leur ennui en la regardant. Il y a un missionnaire : c'est le plus observateur.

Elle est bien faite ; elle a du feu ; un léger mouvement des lèvres indique qu'elle récite une dernière fois son rôle ; et il y a un contraste plaisant, dont chacun peut se divertir, entre cette femme gentille qui est en train de se croire un homme, dont le cerveau s'échauffe, les narines palpitent, qui se sent prête au sacrifice pour la Vérité et la Patrie, et le papier du mur qui imite une toile de Jouy, comme dans toutes les chambres de tous les hôtels de tout Vichy,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

et fait voir une cascade dans un parc, de belles dames sur un traîneau, un enfant qui court avec un oiseau sur l'index, rien que des scènes champêtres et galantes.

Est-ce qu'elle n'a pas parlé tout haut ? Il semble qu'elle vient de dire :

« Il ne sait pas ! Il faut qu'il sache ! »

Tout le monde la regarde au moment où l'huissier appelle :

« Madame Laiguillon. »

C'est elle ! Comme ce nom lui va ! Elle se dresse. Le missionnaire sourit. Il est le seul.

Elle suit le couloir. Son cœur bat.

« Madame, lui dit gravement l'huissier, le Maréchal vous attend. »

Elle s'en doutait, mais cette annonce solennelle la déroute.

Ses idées se brouillent ; elle ne sait plus par quoi commencer... Mon Dieu, pourvu que le Maréchal commence !

Il a dû la deviner. Elle a tout juste dit : « Monsieur le Maréchal, quelle émotion pour moi !... Je vous présente mes respects... » Et il se met à parler doucement, courtoisement.

Il lui dit son estime pour une Française qui se voue aux affaires publiques, à condition que ce soit comme elle dans un domaine qui regarde les femmes. Les affaires municipales, bravo ! La commune est une fédération des familles. La défense de la famille, voilà où un cœur féminin peut se donner, être utile, avoir des vues profondes... qu'un homme n'aura jamais. C'est aux hommes à créer par exemple la corporation agricole, ou à surveiller les cabarets : une femme, là dedans, serait un impair. Mais avec la famille, elle a de quoi remplir sa vie.

Le Maréchal la regarde bien en face, pour mesurer son courage :

« Que de difficultés ! poursuit-il. Et comme beaucoup d'individus douteux de l'ancien régime sont encore en place ! Le premier devoir est de tenir tête aux bêtes nuisibles. La vie est une lutte. Il faut avoir l'âme trempée. Qu'est-ce qu'une âme qui ne l'est pas ?

Le Maréchal est tantôt sérieux, tantôt souriant. Il ne veut rien oublier, et que les positions respectives soient bien nettes.

— Si vous venez me voir, dit-il, c'est sans doute que vous vous perdez dans les papiers. Je risque souvent de m'y perdre moi-même. Les papiers ne sont que des indications, que l'Etat croit bon de vous envoyer. Il faut vous en dégager, en les interprétant. Quand on détient une parcelle de pouvoir, ce pouvoir il faut d'abord l'exercer. Comment ? Ah ! c'est l'angoisse de tous ceux qui commandent ! Je n'ai pas, moi, Chef d'Etat, à donner d'ordres à une conseillère municipale. J'ai à lui laisser en donner. Ce sont les circonstances qui doivent, loin de moi, susciter son énergie... La France va se relever peu à peu, en dépit des mauvais prophètes — comment supprimer les esprits chagrins ? —, en dépit des misères — vous pensez si elles me hantent ! —, en dépit des mauvaises humeurs — il y en a tant que je comprends ! — La France va se relever grâce à des femmes comme vous, qui ne se perdent pas en discours — comme c'est bien d'être si peu bavarde ! — Mais vous croyez à la Révolution Nationale. Vous voulez qu'elle passe des principes dans les faits. Vous êtes venue me dire votre dévouement. Je n'ai qu'une chose à répondre : merci. Madame, vous avez ma confiance.

Le Maréchal se lève. Mme Laiguillon se lève aussi, médusée. Elle s'efface dans une révérence. Elle trouve pourtant un filet de voix pour redire ainsi qu'à l'entrée, mais en retournant la phrase : « Mes respects, Monsieur le Maréchal... Quelle émotion ! »

Et elle sort... étourdie. Comment suit-elle le couloir et descend-elle l'escalier ? A son hôtel, où elle prend une clef qui n'est pas la sienne, elle dit en s'excusant :

« Je ne sais plus ce que je fais. Je sors de chez le Maréchal : il est prodigieux ! Il sait tout... comme s'il était conseiller municipal ! »



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

SIÈGE ET DÉLIVRANCE DE LA CITADELLE DE TUYEN-QUANG

(23 Novembre 1884 — 3 Mars 1885)

par René DESPIÈRRES

« Avant de regagner Hanoi, l'Amiral Decoux, ainsi que le Résident Supérieur et leur suite, se rendirent à Hoa-muc, à 13 kilomètres de Tuyên-quang, où le chef de bataillon Laroire rappela comment, les 2 et 3 mars 1885, les troupes du général Brière de l'Isle, aux ordres du colonel Giovaninelli, durent livrer un rude combat contre les unités chinoises pour débloquer Tuyên-quang cernée, mais héroïquement défendue par le commandant Dominé et une poignée d'hommes.

» L'Amiral dépose une gerbe de fleurs au pied du modeste monument qui rappelle le sacrifice des officiers, sous-officiers et soldats qui tombèrent pendant ces deux journées mémorables pour libérer le Tonkin. » (*O.F.I.*, 25 novembre 1943.)

AFIN d'empêcher le pillage des villages échelonnés le long du fleuve Rouge, par les bandes de Luu-vinh-Phuoc, le général Millot fut chargé d'occuper la citadelle de Tuyên-quang, poste avancé sur la rivière Claire.

Le corps expéditionnaire comprenant : un bataillon de la légion étrangère, venu de Hung-hoa, trois compagnies de tirailleurs algériens, une batterie de 4 de montagne et un convoi de vivres, débarqua à 15 kilomètres du village, le 31 mai 1884.

La citadelle, que les Chinois avaient déjà évacuée, fut prise sans coup férir, le 1er juin. Elle renfermait seulement quelques mauvais canons, à l'exclusion de vivres ou matériel utilisable.

Sa mission remplie, le général Millot reprit la route de Hanoi, laissant seulement sur place, pour y tenir garnison, deux compagnies de la légion. Les canonnières *Revolver* et *Mitrailleuse* (toutes deux du type *Farcy*) demeurèrent ancrées dans la boucle de la rivière Claire.

Pendant quatre mois, ce fut le calme complet.

Au commencement d'octobre 1884, une troupe chinoise, forte de 4.000 hommes, s'en vint cerner la place.

En un mois, du 13 octobre au 16 novembre, il n'y eut pas moins de vingt-quatre attaques contre la citadelle.

Pour débloquer les assiégés, le lieutenant-colonel Duchesne part de Hung-hoa avec un détachement de légion et d'infanterie de marine et remonte la rivière Claire dans des jonques.

Il rencontre l'ennemi le 19 novembre, dans la passe de Duoc (1), le culbute et entre, le soir même, à 10 heures, dans la citadelle.

Après trois jours de repos, la colonne Duchesne quitte Tuyên-quang ; aussitôt les Chinois se rapprochent. Le 24, la place est déclarée en état de siège.

A ce moment ; l'effectif de la garnison était le suivant :

Légion étrangère : 2 compagnies, soit 8 officiers et 390 hommes ;

Artillerie de marine : 1 officier et 31 hommes ;

Génie : 8 hommes ;

Infirmiers : 3 hommes ;

Ouvriers d'administration : 3 hommes ;

Tirailleurs tonkinois : une compagnie, soit 2 officiers et 162 hommes.

Munitions :

Pour les 2 canons de 4 : 212 obus ordinaires et 92 à balles, 52 boîtes à mitraille ;

Pour les 2 canons de 50 mm. : 200 obus ordinaires et 178 à balles ;

Pour les 2 Hotchkiss : 1.526 obus et 200 boîtes à mitraille.

Cartouches d'infanterie en réserve : 266.000.

Des vivres de réserve pour trois à quatre mois.

Les troupes étaient placées sous les ordres du commandant Dominé, que la défense héroïque de Tuyên-quang devait rendre célèbre à jamais.

Ce jeune officier — il avait alors 37 ans — était originaire de Vitry-le-François. Bachelier ès sciences, il entre à Saint-Cyr en 1866, en sort deux ans plus tard et part rejoindre le 2e zouaves à Oran. Il est blessé au bras droit, une première fois au combat d'Ain-Chaïr, et une seconde fois, en 1870, devant Orléans. Promu capitaine en 1873, il passe les années 1877 et 1878 à l'Ecole de guerre. Affecté au 74e de ligne, on le trouve, en 1881, à l'état-major du 8e corps et, en 1882, à celui du 19e corps. Sur sa demande, il part pour le Tonkin, en 1883, avec le 2e bataillon d'Afrique. Sa nomination au grade de commandant lui parvint en juillet 1884.

Tel était l'homme qui avait reçu mission de défendre Tuyên-quang avec une poignée de cinq cents héros.

La citadelle est ainsi décrite par un officier de la légion : « C'est un carré de 268 mètres de côté, dont les murs ont 3 mètres de hauteur sur 0 m. 80 d'épaisseur ; elle a quatre portes avec chacune son bastion en demi-lune et son mirador. Une seule porte est ouverte : celle de l'est, du côté de la rivière Claire. A l'intérieur de l'enceinte : plusieurs baraques, une mare et un grand mamelon naturel en terre, en forme de pain de sucre, haut de 70 mètres, auquel on accède par un escalier de 193 marches.

» Au sommet du mamelon sont édifiées deux pagodes (le commandant Dominé habite l'une et l'interprète l'autre) et un magasin à riz qui sert de bureau, de salle à manger, de magasin pour les munitions et de logement pour le capitaine adjudant-major, le docteur et le pasteur Boisset. Les logements sont des plus inconfortables, mais l'on y jouit d'une vue magnifique sur les mamelons environnants. »

Le village annamite, récemment reconstruit, se

(1) Orthographié : *Yuoc* ou *Yoc* dans les récits de l'époque.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

trouve à une portée de fusil en aval de la citadelle.

Par suite de la baisse des eaux, les canonnières ne peuvent plus remonter le courant et la *Mitrailleuse* restera durant toute la durée du siège bloquée à l'abri des canons de la place.

24 novembre. — Commencement de l'encerclement de Tuyên-quang par les troupes chinoises.

27 novembre. — Le commandant Dominé est informé de la présence de 10.000 Pavillons noirs à Thuan-quan, 2.000 à Phu-yên-binh (1) et 1.000 à Phu-doan.

1er décembre. — 800 Pavillons noirs sont signalés à Dong-yên (5 km. à l'ouest de Tuyên-quang).



Commandant DOMINÉ
(Cliché de l'*Illustration*.)

2 décembre. — Une reconnaissance envoyée à Dong-yên ne rencontre personne, les ennemis signalés la veille s'étant repliés derrière Y-la.

3 au 6 décembre. — Opérations de déchargement d'un convoi de deux mois de vivres.

7 décembre. — Des renseignements ayant fait connaître l'approche d'un grand nombre de Chinois, une compagnie de légion et trente tirailleurs sont envoyés à leur rencontre. La troupe prend contact avant les avant-postes ennemis à Y-la (3 kilomètres à l'ouest de Tuyên-quang), les bouscule et rentre sans avoir engagé de combat. Le nombre des Pavillons noirs est évalué à 7 ou 800 environ.

11 décembre. — La citadelle étant entourée de mamelons d'où la vue plonge à l'intérieur, le commandant décide de faire établir sur l'un d'entre eux, qui se dresse à 300 mètres du saillant sud-ouest, un petit ouvrage fortifié, qui est construit en cinq jours, par 70 hommes de la légion. C'est une redoute en pierres sèches, avec créneaux, abatis et glacis. Sa garnison comprend un sergent et douze hommes, relevés toutes les 24 heures.

13 décembre. — 40 Chinois s'avancent en reconnaissance pour examiner les travaux de construction du blockhaus. Deux patrouilles, envoyées à leur rencontre, les obligent à battre en retraite.

18 décembre. — Arrivée d'un convoi de vivres transporté par quatre jonques. La citadelle est approvisionnée pour six mois.

21 décembre. — Combat de Dong-yên. Un détachement, sous les ordres du capitaine Cattelin, va reconnaître les positions ennemies. A peu de distance de Dong-yên, il a un engagement avec une troupe chinoise forte de 1.500 hommes. Neuf blessés.

23 décembre. — A la suite de cette affaire, arrive un renfort de 500 Pavillons noirs, sous les ordres de Luu-vinh-Phuoc lui-même.

Autour de Tuyên-quang, il y a maintenant 2.000 Pavillons noirs et 1.200 réguliers du Kouang-si. A Thuan-quan sont massés 5.000 réguliers du Yun-Nan et un millier de Pavillons noirs se trouvent dans les postes qui jalonnent la route de Phu-yên-binh. En tout près de 10.000 hommes.

24 décembre au 25 janvier. — Aucune attaque sérieuse à signaler. Patrouilles, embuscades, attaques dirigées contre le blockhaus, échange de coups de fusil. Les relations avec le delta sont définitivement interrompues. Les assiégés ont la sensation d'un cercle menaçant qui va se resserrant lentement autour d'eux ; cependant, on peut encore sortir à quelques centaines de mètres autour de la redoute.

25 janvier. — C'est le début d'un siège en règle. Les Chinois commencent à creuser des tranchées.

26 janvier. — A 5 h. 30 du matin, vive fusillade. Le village annamite est incendié. Les habitants accourent se réfugier au cantonnement des Tonkinois et jusque sous les murs de la citadelle.

Les Chinois attaquent le mamelon de la pagode où logent les tirailleurs. Pris sous les feux croisés des Tonkinois et de la canonnière *Mitrailleuse,* ils doivent se replier.

Un quart d'heure plus tard, deux attaques se dessinent, l'une contre la face nord de la citadelle, l'autre contre le blockhaus. La première est rapidement arrêtée par le tir de l'artillerie et de la canonnière. La seconde est menée par trois colonnes fortes chacune de 300 hommes. L'une d'elles parvient à se maintenir jusqu'à 10 heures du matin à 200 mètres de l'ouvrage.

L'action a coûté seulement deux blessés. C'est peu, mais il subsiste la menace d'une tranchée que les Chinois ont réussi à établir à 550 mètres du cantonnement des tirailleurs.

27 janvier. — Pendant la nuit, deux attaques chinoises — l'une contre le camp des Tonkinois, l'autre contre le blockhaus —, sont repoussées. En revanche, à l'aube, les deux pièces de 80 mm. réussissent à placer chacune un obus sur deux pagodes occupées par les ennemis.

28 janvier. — Les Chinois commencent à creuser une sape qui se dirige vers le blockhaus. Il faut s'attendre à être obligé de l'abandonner. Aussi, les légionnaires poussent-ils activement les travaux de défilement.

---

(1) Cette localité est appelée, dans les récits de l'époque, Phu-An-Binh, le caractère chinois ayant en sino-annamite les deux prononciations « an » et « yên ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

29 janvier. — Le capitaine Cattelin, envoyé au blockhaus, constate que la tête de sape est parvenue à 100 mètres de l'ouvrage. Le fortin peut encore résister jusqu'au lendemain matin.

30 janvier. — A 1 heure du matin, attaque infructueuse du blockhaus. Au petit jour, les hommes font le signal de détresse. La position est reconnue indéfendable et son évacuation est décidée. A 10 heures, les hommes rentrent un à un à la citadelle. Un quart d'heure plus tard les Chinois s'emparent du blockhaus. Aussitôt un obus de 80 mm. est envoyé sur l'ouvrage d'où l'on ne voit personne ressortir.

Le feu dirigé contre la citadelle reste très vif jusqu'à 4 heures du soir. Le bilan de la journée est : 1 tué et 3 blessés.

31 janvier. — Les Chinois continuent à creuser des tranchées et à occuper tous les mamelons. Ils sont maintenant à 500 mètres de la citadelle.

1er février. — Les travaux d'approche se poursuivent. Les tranchées sont à 250 mètres du mirador sud. Deux pavillons noirs flottent sur notre ancien blockhaus, dont les brèches ont été réparées.

2 février. — Le bombardement incessant oblige la 2e compagnie de la légion à évacuer ses baraquements. Le commandant Dominé estime à 10.000 coups de fusil et 300 coups de canon ou de fusil de rempart le feu quotidien de l'ennemi

Les Chinois sont arrivés à établir une parallèle à 50 ou 100 mètres à l'ouest de la citadelle.

3 février. — Dans la nuit, feu général des Chinois, qui tentent une attaque, mais en vain.

Le bruit court qu'un piéton annamite a réussi à porter à Phu-doan un message annonçant le siège de Tuyên-quang, mais on craint que les opérations de Lang-son ne retardent l'arrivée de la colonne de secours.

4 février. — Journée plus calme. Les Chinois paraissent fatigués et ralentissent le feu. Leurs tranchées, situées à 30 mètres de la citadelle, sont bien protégées et difficiles à atteindre.

5 février. — Continuation du bombardement, qui devient très gênant pour les tirailleurs et les hommes de la *Mitrailleuse.*

Depuis le commencement du siège, les pertes sont de 4 morts et 15 blessés.

6 février. — L'ennemi a réussi à faire un trou contre la haie de bambous à 30 mètres du mur de la citadelle, côté sud-ouest. Profitant de l'obscurité, il parvient à poser des madriers contre la muraille. Ce travail est détruit par le sergent du génie Bobillot et les trous de haies sont rebouchés. Un drapeau ennemi, hissé entre la haie et le mur est « pêché » au moyen d'un nœud coulant fixé au bout d'un bambou et ramené dans la citadelle.

7 février. — Le nombre des sentinelles est augmenté et chacune est munie d'un machicoulis portatif en bois et de fascines imprégnées d'alcool, pour éclairer le pied des remparts.

L'ennemi lance quatre piquets portant des lettres de sommation. Elles sont dédaigneusement rejetées dans le ravin, sans avoir été décachetées.

8 février. — On s'aperçoit que les Chinois ont entrepris des cheminements en galeries souterraines. Le sergent Bobillot fait placer des hommes à l'écoute pour déterminer la direction des travaux.

9 février. — Profitant de l'accalmie qui règne, Bobillot fait entreprendre des contre-sapes pour réduire l'action des mines chinoises.

L'après-midi, vers 4 heures, on entend le travail d'un second mineur. D'après les estimations, ce dernier serait arrivé à 7 ou 8 mètres du mur.

10 février. — Tir moins violent durant la nuit. Une contre-mine est commencée qui va au-devant du mineur de la galerie de droite. Le commandant Dominé donne les ordres nécessaires pour le cas où une explosion viendrait à se produire.

11 février. — Les deux mineurs se rencontrent sous le rempart. Le Chinois, sur ses gardes, tire le premier et blesse le légionnaire Maury.

12 février. — A 5 h. 30 du matin, une forte détonation se produit. C'est une mine qui vient de sauter, ébranlant le rempart sans y causer de brè-



La défense héroïque de Tuyen-Quang.
(D'après une image d'Epinal de l'époque.)

che. Les Chinois attaquent mais sont contraints de fuir, laissant 30 morts derrière eux. Trois légionnaires ont été blessés.

Le poste des tirailleurs tonkinois a, lui aussi, subi un assaut, qu'il a repoussé.

13 février. — Durant la nuit, vers 3 h. 30, le saillant sud-est saute à son tour. Sur une longueur de 15 mètres, le mur est renversé et le parapet en terre détruit. Heureusement, l'accès de la brèche est rendu difficile par l'existence d'un vaste entonnoir.

Le capitaine Moulinay fait sonner la charge et parvient à arrêter le mouvement en avant de l'ennemi.

L'action se poursuit très violente, jusqu'à 6 h. 30 du matin.

14 février. — Feux de salve continuels durant la nuit du 13 au 14. Les Chinois caressent l'espoir d'en avoir fini pour le jour du Têt.

Les tirailleurs tonkinois profitent de l'ivresse dans laquelle sont plongés les ennemis pour faire une heureuse sortie et ramener sept drapeaux.

15 février. — Journée de calme relatif. Les Chinois construisent un blockhaus en palanques et font des cheminements souterrains.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

16 février. — Le sergent Beulin, accompagné de 20 hommes, fait une sortie pour arrêter les travaux des mineurs chinois et boucher le trou de la mine. Au cours de l'opération 4 légionnaires sont tués et un blessé.

17 février. — Nuit assez calme, pendant laquelle l'ennemi construit divers ouvrages en bois, terre et paille et creuse des galeries souterraines, probablement doublées d'un coffrage en bois.

En prévision d'un éboulement possible de la muraille, le commandant donne ordre d'établir un retranchement intérieur.

De nouvelles pièces chinoises sont mises en action. Elles criblent le mamelon de projectiles et obligent les hommes à s'abriter dans les trous et les tranchées.

A 5 h. 30 du soir, en présence de tous les officiers disponibles, a lieu l'inhumation du capitaine Dia, commandant la compagnie des tirailleurs tonkinois, tué dans la matinée d'une balle au front.

18 février. — Le sergent Bobillot est grièvement blessé en faisant une ronde sur la brèche.

Né à Paris en 1860, après avoir fait ses études au lycée Charlemagne, Bobillot se destinait à la littérature. A vingt ans, il s'était engagé au 4e génie.

Ramené à l'hôpital de Hanoi, après la délivrance de Tuyên-quang, il devait y mourir un mois plus tard, le 18 mars, des suites de sa blessure, ayant préféré l'étoile des braves à sa promotion au grade de lieutenant.

19 et 20 février. — Continuation de la fusillade et du bombardement. Les Chinois font beaucoup de bruit pour empêcher qu'on entende leurs travaux de sape.

21 février. — Le caporal Cacheux, remplaçant de Bobillot, avertit le commandant de la prochaine explosion d'une mine souterraine.

22 février. — Triste journée !

A 6 h. 30 du matin, la première mine saute. Un drapeau chinois apparaît sur la brèche. Le capitaine Moulinay s'y précipite, entraînant ses hommes, mais à peine l'avait-il atteinte qu'une seconde mine explose à son tour, ensevelisant tous les hommes et en jetant 40 à terre, morts ou blessés. Parmi ces derniers se trouvent le capitaine Moulinay et le sous-lieutenant Vincent, de la légion.

Désireux d'en finir, les Chinois s'élancent à l'assaut, mais rien ne peut émouvoir les légionnaires. Le commandant Dominé fait sonner la charge et s'élance à son tour sur la brèche, suivi de ses hommes. Une troisième mine explose. Aussitôt, l'ennemi s'élance à nouveau, mais il doit fuir devant la résistance acharnée des légionnaires, laissant de nombreux cadavres sur le terrain.

Une autre colonne, qui tentait d'attaquer le bastion nord, est dispersée par les feux de peloton de la première compagnie et le tir de la *Mitrailleuse*.

La journée nous coûte 15 tués et 55 blessés.

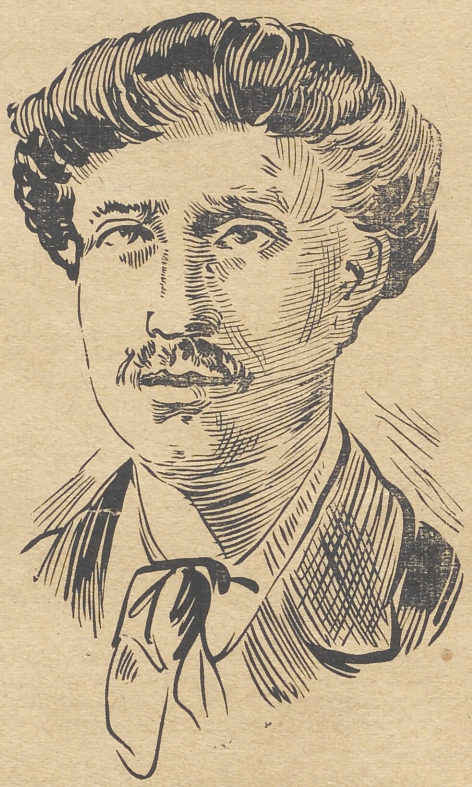
Dans la soirée, inhumation, dans la citadelle, du corps du capitaine Moulinay, mort des suites de ses blessures.

23 février. — Accalmie, dont les hommes profitent pour améliorer les retranchements.

24 février. — Dans la nuit du 23 au 24, grande activité chez les Chinois et vive fusillade autour du saillant nord-ouest. Protégés par l'obscurité, les assaillants se rassemblent au pied des brèches et parviennent à traverser la ligne des remparts. Le sergent-major Hurbaud aperçoit leurs ombres et a juste le temps de donner l'alarme, avant de tomber sous les balles.

Le sergent Thévenet est blessé à son tour, avant d'avoir pu réussir à porter ses escouades sur la brèche. Le capitaine Cattelin fait charger la section de réserve et dégage la position.

Luu-vinh-Phuoc somme le commandant Dominé de se rendre, allant jusqu'à lui offrir de le laisser passer avec armes et bagages. Ses offres sont repoussées.



Le Sergent BOBILLOT
(Extrait du volume : *Les nouvelles colonies de la République Française*, par Alfred Rambaud, Paris, 1889.)

25 février. — Au point du jour, explosion d'une mine, suivie d'un assaut contre le saillant nord-ouest. C'est le sixième que subit la citadelle. Il est repoussé et une fois de plus nos vaillants soldats se mettent à reboucher les brèches. Cependant, le flanquement ne peut être reconstruit.

Un Annamite, qui a réussi à franchir les lignes, apporte au commandant Dominé un message du général Brière de l'Isle, lui annonçant la prise de Lang-son et l'envoi d'une colonne de secours.

Cette heureuse nouvelle ranime le courage de tous les défenseurs de Tuyên-quang.

26 février. — Le feu de l'ennemi se ralentit. On suppose qu'avertis de l'arrivée des troupes qui remontent la rivière Claire les Chinois ont envoyé des détachements à Duoc (Hoa-muc) pour leur barrer le passage.

27 février. — Echange de coups de fusil.

28 février. — Dès 10 heures du soir, les assaillants bombardent la citadelle avec une pièce de 4. On sent qu'un assaut désespéré se prépare.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A 11 h. 30 du soir, une mine — la septième — explose sur la face sud, ouvrant une brèche de dix mètres. Immédiatement, envahissant toutes les anciennes brèches, les Chinois se ruent à l'assaut. De part et d'autre de la palissade de bambous, on se mitraille à bout portant. Pendant plus de trois heures, les colonnes d'assaut composées de volontaires ayant fait le serment de ne jamais reculer renouvellent leurs furieuses attaques.

A 3 heures du matin, elles sont contraintes de battre en retraite.

L'affaire nous coûte 3 tués et 9 blessés, parmi lesquels le sous-lieutenant Proye.

Pendant que se déroulaient ces épisodes sanglants, le général Brière de l'Isle, pour débloquer Tuyên-quang, avait fait partir de Lang-son, le 16 février, sous le commandement du colonel Giovaninelli, une colonne de secours comprenant deux bataillons d'infanterie de marine, deux bataillons de turcos, un bataillon de tirailleurs tonkinois, trois batteries d'artillerie et des sections d'ambulance, du génie, de pontonniers, etc... En tout, près de 3.000 hommes.

Après une marche pénible sous la pluie, dans des chemins sans cesse coupés de ruisseaux, la colonne arrive, le 22 février au soir, devant la Concession de Hanoi.

Les troupes embarquées sur des jonques rejoignent le 27 février à Phu-doan, la colonne du colonel de Maussion composée de légionnaires, de tirailleurs algériens et tonkinois et de quatre pièces de 4, envoyée de Hanoi au secours des assiégés. C'est le 28 février que les deux colonnes quittent Phu-doan, en direction de Tuyên-quang.

L'ennemi s'est formidablement retranché aux environs du village de Hoa-muc et dans les défilés de Duoc. Il a construit des casemates et des forts appuyés par des tranchées et protégés par des bambous taillés en pointe et dissimulés dans les hautes herbes.

1er mars. — Les défenseurs de la citadelle connaissent un peu de repos. Chaque jour, ils guettent anxieusement l'arrivée des secours. Enfin, des fusées rouges sont aperçues le soir dans la direction des gorges de Duoc.

2 mars. — L'avant-garde de la colonne Giovaninelli prend contact avec l'ennemi. Deux attaques successives de l'infanterie demeurent sans résultat. On compte déjà 15 officiers et 250 hommes hors de combat.

La nuit est terrible. On se bat dans une obscurité complète, sous une pluie torrentielle.

Les Chinois tentent vainement de rejeter nos troupes dans la rivière.

3 mars. — Il faut en finir à tout prix. Les pertes sont déjà très élevées. Le combat de Hoa-muc, des 2 et 3 mars, comptera parmi les plus meurtriers de la lutte au Tonkin.

Au lever du jour, l'assaut final est donné. Galvanisés par la sonnerie de la charge, légionnaires, Annamites et Algériens s'élancent contre les lignes ennemies, sans souci des mines qui, à chaque instant, éclatent sous leurs pas.

Sous la poussée irrésistible des troupes, tranchées, redoutes, fortins, sont partout emportés. L'ennemi desserre son étreinte autour de Tuyên-quang et à 2 heures de l'après-midi, la citadelle est enfin débloquée, mais au prix de quels sacrifices : 6 officiers et 70 hommes tués, 21 officiers et 387 hommes blessés.

Les deux troupes se rejoignent. L'enthousiasme est indescriptible.

Le général Brière de l'Isle et le colonel Giovaninelli donnent l'accolade au commandant Dominé en présence des troupes qui présentent les armes.

Le garnison a perdu 33 tués et 76 blessés.

Les canonnières *Berthe-de-Villers, Moulun, Henri-Rivière, Eclair et Trombe,* qui devaient soutenir l'action de l'infanterie, ne peuvent arriver à Tuyên-quang que le 4 au matin, ayant rencontré des difficultés inouïes dans leur marché ; certaines durent être traînées sur les galets pendant plusieurs kilomètres.

En récompense de sa brillante conduite, le commandant Dominé est fait lieutenant-colonel.

Les deux ordres du jour suivants sont adressés aux troupes :

Officiers, sous-officiers, soldats et marins de la garnison de Tuyên-quan (sic),

Sous le commandement d'un chef héroïque, le chef de bataillon Dominé, vous avez tenu tête pendant 36 jours, au nombre de 600, à une armée, dans une bicoque dominée de toutes parts.

Vous avez victorieusement repoussé sept assauts.

Un tiers de votre effectif et presque tous vos officiers ont été brûlés par les mines ou frappés par les balles et les obus chinois, mais les cadavres de l'ennemi jonchent encore les trois brèches qu'il a vainement faites au corps de place.

Aujourd'hui, vous faites l'admiration des braves troupes qui vous ont dégagés au prix de tant de fatigues et de sang versé. Demain, vous serez acclamés par la France entière.

Vous tous aussi, vous pourrez dire avec orgueil : « J'étais de la garnison de Tuyên-quan, j'étais sur la canonnière la Mitrailleuse *».*

Au quartier général,
à Tuyên-quan, le 3 mars 1885.

BRIÈRE DE L'ISLE.

Officiers, sous-officiers et soldats de la 1re brigade.

Vous venez d'ajouter une glorieuse page à l'historique du corps expéditionnaire. Après vos victoires sur la route de Chu à Lang-son, sans accorder un repos déjà bien mérité, j'ai dû vous demander de nouveaux efforts, vous conduire à de nouveaux dangers.

Le 2 mars, vous avez rencontré l'armée chinoise descendue du Yunnan, retranchée dans une série d'ouvrages formidables, sur un terrain d'une difficulté inouïe. L'ennemi, renforcé par tous les bandits de Luu-vinh-Phuoc, avaït annoncé bien haut qu'il vous barrerait la route de Tuyên-quan, assiégé avec rage par lui.

Sans tenir compte du nombre de vos adversaires, vous avez enlevé de vive force les ouvrages de Hoa-muc, après une lutte de près de vingt-quatre heures.

Le résultat a répondu à vos sacrifices et, le 3 mars, vous serriez la main des braves de l'héroïque garnison que vous veniez d'égaler.

Honneur à vous tous !

Officiers, sous-officiers, soldats et marins de la première brigade et de la flotille, je suis fier de le proclamer bien haut, vous avez montré une fois de plus qu'avec des hommes tels que vous, le drapeau de la France flottera partout où le Gouvernement vous demandera de le porter.

Au quartier général,
à Tuyên-quan, le 3 mars 1885.

BRIÈRE DE L'ISLE.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A HUÉ

Hommage au Trône de la Jeunesse scolaire d'Annam

La Salle de l'Accueil offrait récemment le plus éblouissant spectacle. Les habitués de cette salle hospitalière avaient peine à la reconnaître sous son revêtement chatoyant. Sur les murs tendus de soie rouge et or se détachait le dynastique Dragon d'Annam portant au milieu, en caractères, le nom de S. M. Bao-Dai. Entre les cartouches de forme ovale, des panneaux rectangulaires portaient les noms des empereurs de la dynastie des Nguyên. Un velum de soie or — la couleur impériale — dissimulait le plafond. Des rideaux rouges de soie brodée fermaient la scène. En se relevant en plis gracieux, ils découvraient une tenture jaune harmonieusement drapée qui s'ouvrait à son tour, donnant ainsi à la scène de la profondeur et des plans successifs. L'heureuse tonalité des étoffes, leur symbolisme, leur richesse donnaient aux spectateurs l'impression de vivre pour quelques heures dans le faste oriental, équilibré par le goût français.

A l'autre extrémité de la pièce, sur une construction que surmontait une immense couronne jaune, des fauteuils recouverts en brocart de Sông-Câu, pour Sa Majesté et Leurs Altesses Impériales.

S. M. l'Empereur, par la bouche de S. E. le Ministre de l'Education Nationale, adressa un message aux jeunes du pays d'Annam que nos lecteurs ont pu lire dans la presse quotidienne. En voici la conclusion qui toucha les cœurs de tous les assistants, Français et Annamites.

« Le destin a voulu que soient associés sur cette terre, Français et Annamites, dans le travail et la joie comme dans le revers et la souffrance. La participation, touchante à plus d'un égard, de vos camarades français à cette fête, témoignerait de cette union s'il en était encore nécessaire. Avec eux, vous apprendrez à agir, à servir avec ce haut esprit de civisme qui anima les jeunes au cours des derniers événements tragiques survenus aux populations paisibles et laborieuses du Nord. La France est, par ailleurs, le peuple du monde le mieux indiqué pour assurer à vos générations une éducation qui consolide et enrichit nos valeurs nationales grâce à sa compréhension naturelle, à la force et à la souplesse de son génie autant qu'à l'expérience de sa longue mission d'association des esprits et d'union des cœurs.

» Jeunes d'Annam, serrez vos rangs derrière le Chef de l'Etat, notre Auguste Souverain bien-aimé ; élevez vos cœurs dans le vœu commun de voir notre pays plus beau et plus prospère sous l'égide de la Dynastie, et que le renouveau de l'année marque pour l'Annam et pour la Métropole une ère de bonheur dans un monde reconstruit et meilleur. »

~

Nous ne saurions donner le détail de ce copieux programme. Chacun des « numéros » avait son charme et son symbolisme ; la richesse des costumes, le pittoresque de certains, le choix heureux des nuances s'harmonisaient avec les décors sobres, du goût le plus délicat et si parfaitement adaptés.

Les roses et les papillons dans des jeux de lumière savamment réglés, sous des bosquets fleuris étaient vraiment adorables. Ce « jeu de la rose », dédié tout spécialement au Prince Héritier par des petits Français, et le compliment d'hommage qui le clôtura, auront montré à S. A. Bao-Long combien les enfants de France sont heureux de Le voir partager leurs travaux, peiner sur « l'imparfait du Subjonctif » et s'associer à leurs divertissements de collégiens.

~

Les fastes de l'Empire (« La légende du Temple Tiên-Mâu »), exécuté par les élèves du lycée Khai-Dinh, firent revivre un épisode des glorieuses annales du Viêt-Nam.

La délicieuse adaptation de la fable de La Fontaine *La cigale et la fourmi*, que les élèves de Mme Vincenot ont « enlevée » avec autant de grâce que de brio, a mis une note gaie dans ce programme sérieux et même austère en harmonie avec les heures graves et douloureuses que nous vivons.

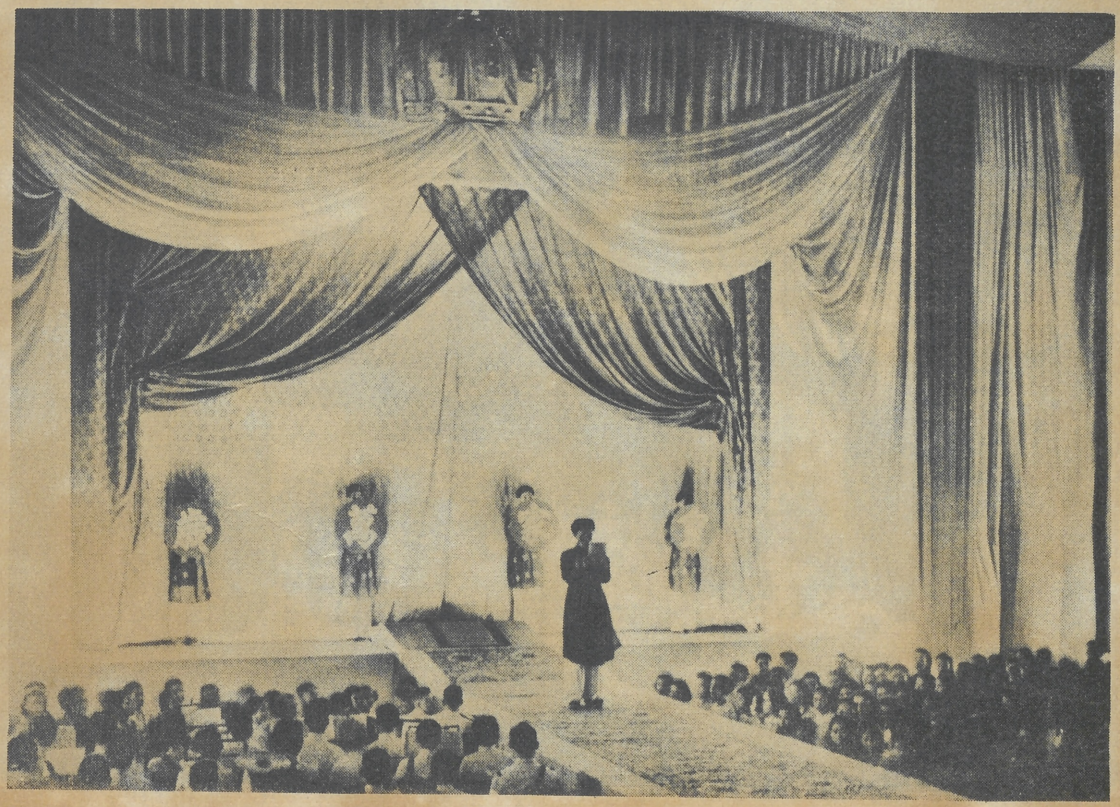
L'impeccable exécution par les élèves du collège Dông-Khanh, du *Chant mimé annamite traditionnel* et de la *Présentation des Provinces à Leur Souverain* fait honneur aux maîtresses et aux élèves. Tout était impeccable : l'ampleur de cette « parade », le parfait synchronisme des mouvements, la somptuosité des costumes et l'harmonie recherchée des couleurs en liaison avec les effets de lumière et de décor de la salle, leur « fini » dans les moindres détails.

Et pour que les oreilles aient aussi part à ce régal artistique, le Juvénal des Pères

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

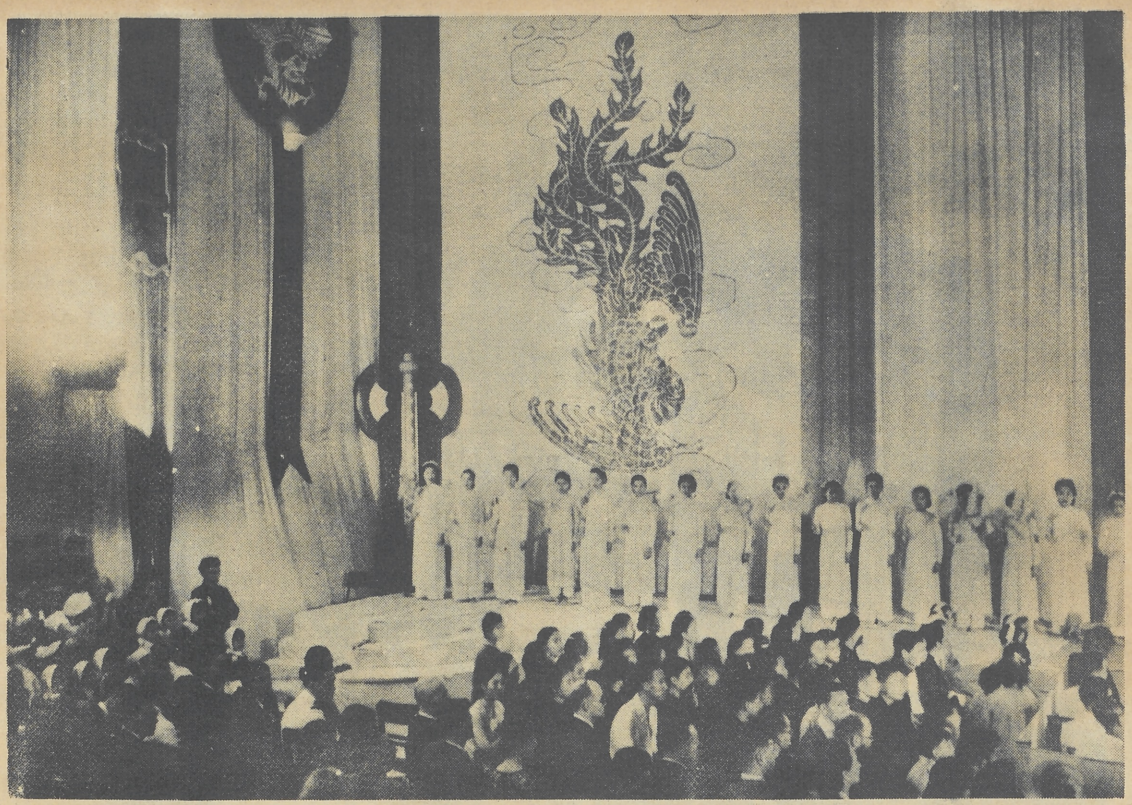


Présentation des provinces autour des portraits de Leurs Majestés.

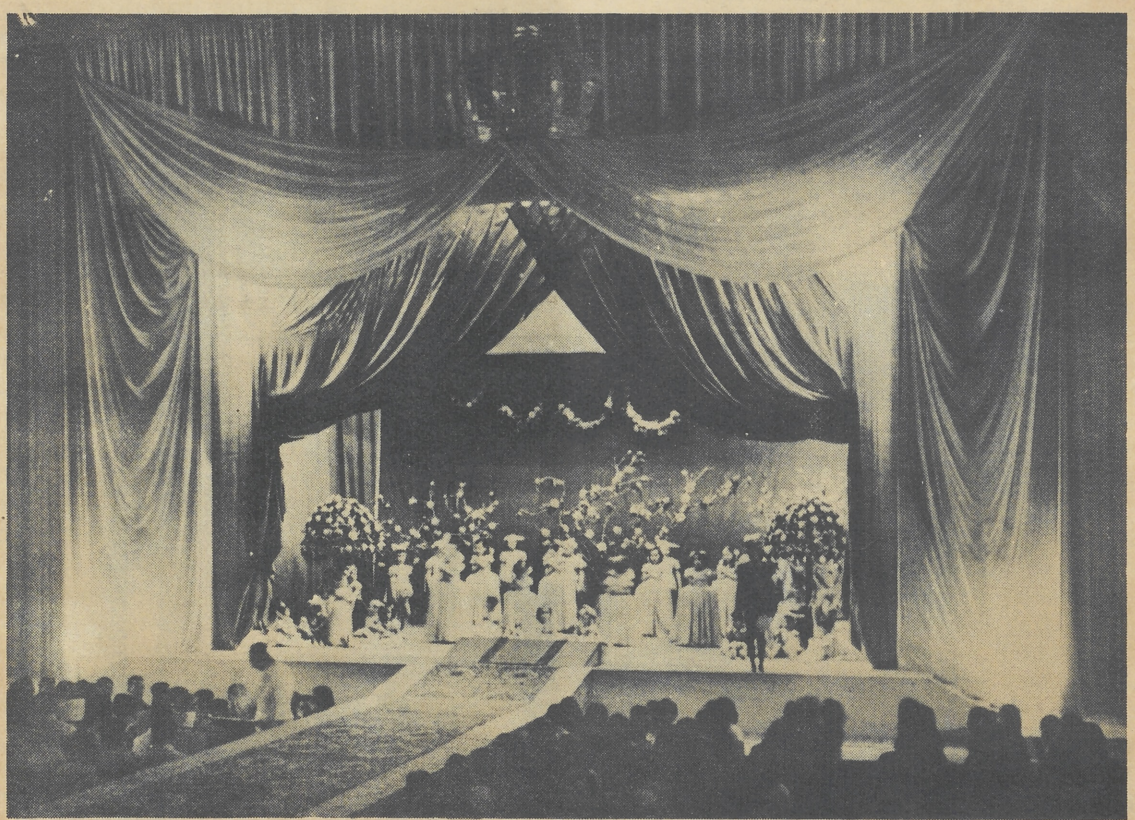


Présentation des vœux à Sa Majesté.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Chant mimé annamite traditionnel (Un aspect de la salle).



Le jeu de la Rose.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Rédemptoristes interpréta le chœur à quatre voix de César Frank : *Célébrez le Seigneur*, avec sa maîtrise accoutumée et une ampleur magnifique.

Les Fleurs du Têt nous ont permis d'applaudir une fois encore les élèves de Mme Vincenot, leur souplesse, leur légèreté, leur grâce lorsqu'elles évoluaient autour de l'Arbre traditionnel, symbole des plus anciennes et des plus chères coutumes annamites.

Le Résident Supérieur Grandjean, transmit aux Souverains les vœux du Gouvernement français dans une allocution d'une remarquable élévation, dont voici un extrait :

« La cérémonie d'aujourd'hui, Sire, est une fête scolaire organisée par le Ministère de l'Education Nationale et par le Service de l'Enseignement en l'honneur de Votre Majesté et du Prince Héritier de l'Empire d'Annam. Tout a été conçu et préparé par les maîtres et par les élèves des écoles publiques et privées, Français et Annamites, de Votre Empire. C'est bien aussi la fête qu'il convient, je crois, de célébrer pour fêter les huit ans d'un petit Prince qui est lui-même un écolier, et, je peux bien le révéler, un excellent écolier.

» Comme le jongleur de Notre-Dame qui, ne sachant que ce qu'il avait appris, dansait devant la Sainte Vierge pour lui faire l'hommage de toute sa science, les élèves de toutes les écoles d'Annam ont offert à S. A. le Prince Héritier le meilleur de leur effort : les poètes ont rimé des vers harmonieux ; les prosateurs ont écrit de délicats compliments ; les brodeuses se sont appliquées à de précieux ouvrages ; les artistes ont dessiné ou peint avec grâce ; les élèves artisans ont construit des merveilles de précision et de bon goût.

» Toutes ces offrandes vont d'abord, évidemment, à la Personne de Votre Majesté et à celle de S. A. le Prince Héritier. Mais elles vont aussi et surtout au principe monarchique que représentent ces Personnes et à la Dynastie dont elles assurent la continuité. Les panneaux de soie qui constituent l'essentiel de la décoration de cette salle portent les grands noms de cette dynastie et retracent toute son histoire consacrée à la grandeur et à la prospérité de l'empire d'Annam.

» Le plus illustre de ces noms est celui du fondateur même de la dynastie des Nguyên, l'empereur Gia-Long, que les hommes de notre roi Louis XVI aidèrent à reconquérir le trône que lui avaient ravi des usurpateurs. L'empereur Gia-Long fut un fervent ami de la France représentée auprès de Lui par Mgr Pigneau de Béhaine, évêque d'Adran, à qui le liait une affection qui ne se démentit pas après la mort de ce grand missionnaire catholique qui fut à la fois un grand serviteur du roi d'Annam et du roi de France.

» Je dis bien : de la France et de l'Annam. De l'empereur Gia-Long, et de Mgr Pigneau de Béhaine date, en effet, l'amitié franco-annamite qui n'a cessé de grandir et de se fortifier depuis dans le meilleur et dans le pire, qui s'est manifestée avec une douceur et une puissance particulières dans les circonstances tragiques que traverse la France depuis quatre ans bientôt, dont Votre Majesté et Sa Majesté l'Impératrice sont à nos yeux comme la personnification, et dont S. A. le Prince Héritier est pour nous la vivante incarnation et l'invincible espérance.

» Je suis certain de traduire les sentiments de Votre Majesté et ceux de S. A. le Prince Héritier en remerciant S. E. le ministre de l'Education Nationale, le Chef du Service de l'Enseignement, tous les maîtres et tous les élèves, garçons et filles, Annamites et Français, qui ont consacré tous leurs soins et qui n'ont mesuré ni leur temps ni leur peine pour donner à la cérémonie de ce soir tout l'éclat possible, et pour réaliser ainsi un hommage digne, non seulement des Augustes Personnes auxquelles il s'adresse, mais digne aussi des principes de fidélité et de loyalisme envers la dynastie et envers la France qu'ils entendent ainsi affirmer une fois de plus.

» A ces remerciements de Votre Majesté et de Son Altesse, je me permets de joindre les miens pour cet effort qui affirme une fois de plus, dans un cadre d'incomparable grandeur et par des manifestations de délicatesse et de beauté, la volonté de nos deux pays de rester unis quoi qu'il arrive et de joindre indissolublement dans le même amour la patrie d'Annam qui est devenue la nôtre, et la patrie française qui est devenue la vôtre.

~

» Je prie Dieu devant qui tous les royaumes de la terre et tous les hommes, du plus grand au plus humble sont comme l'argile dans la main du potier, je prie Dieu qu'Il daigne garder Votre Majesté et S. A. le Prince Héritier, et donner au peuple d'Annam sous la conduite de ses rois amis de la France, la paix, le bonheur et la prospérité. »

(D'après *France-Annam.*)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

SOUVENIRS D'UN VIEIL ARCHÉOLOGUE INDOCHINOIS (1)

(Suite)

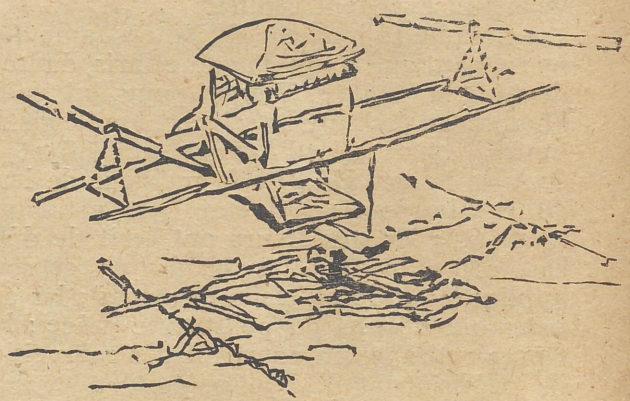
par H. PARMENTIER

Chef honoraire du Service Archéologique de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. (*Dessins de l'auteur*)

A cette époque, sur la route Mandarine, le seul moyen de transport était l'homme : le cheval était rare et l'on n'en trouvait aucun à louer : il fallait avoir le sien ; encore était-ce un embarras quand on voulait gagner du temps en utilisant l'annexe des Messageries Maritimes, surtout aux deux bout de la route ; si le raccord avec le Tonkin était long mais possible, Saigon était presque coupé du Sud-Annam. Pratiquement il fallait répartir les bagages, matériel et provisions, en charges de 60 à 70 kilos ; liée à un bambou, la charge était portée à l'épaule par deux hommes, trottinant de ce pas spécial à l'Annamite en ce cas, intermédiaire entre une marche rapide et une course sur place, chacun des coolies changeant de temps en temps d'épaules sans s'arrêter, en faisant passer le bambou au-dessus de la tête. Pour le maître du convoi, s'il n'avait pas de cheval, c'était la chaise ou le palanquin. Le palanquin, toujours en usage ici, est bien connu : c'est un hamac suspendu à un bambou et couvert par une vannerie oblongue ; deux panneaux en demi-cintre qui, dans les palanquins riches, ont été souvent l'objet de charmantes sculptures à jour, posent aux deux extrémités du bois, et sur leur contour se fixe le toit rond en fine natte tressée qu'un enduit imperméable rend parfaitement étanche ; deux rideaux sur les côtés protègent le voyageur des intempéries et même des regards, s'il y tient. L'engin serait assez pratique s'il était prévu pour des Européens : mais le hamac est d'ordinaire trop court ; en outre, le balancement du trot des coolies lasse vite et parfois écœure, surtout quand on n'en a pas l'habitude ; le grand ennui est qu'on ne voit rien et qu'il est même difficile de lire, étendu et secoué.

Plus utilisable était la chaise portée — je ne dis pas à porteurs car elle n'a rien du XVIII[e] siècle. Ma description du palanquin fut sans doute inutile ; l'idée de la chaise est à cette heure presque perdue. C'était un siège léger fixé à deux longs bras flexibles ; à chaque extrémité, un lien de rotin le suspendait à un bambou, porté par deux hommes, l'un derrière l'autre, dans les brancards ou à l'extérieur des deux côtés, si l'on préférait la vue du paysage à celle d'un dos suant. Un bon véhicule comportait un toit et des rideaux latéraux ; une planchette mobile soutenait les pieds et permettait à l'occasion d'allonger les jambes entre les brancards. J'avais muni ma chaise d'un petit coffre où je rangeais cartes, lorgnettes, kodak et le livre que je lisais quand la route devenait trop monotone. J'avais aussi, après mon premier voyage, prévu un perfectionnement précieux. Les cartes au 100.000[e] alors réalisées ne donnaient qu'une étroite bande côtière, parce qu'elles suivaient la route Mandarine, tout le reste n'étant que mer ou surfaces blanches. On pouvait aisément diviser cette longue côte en quatre ou cinq sections suivant les tangentes des courbes maritimes et en les coupant en bandes de 15 à 20 centimètres, perpendiculaires à ces tangentes, réaliser des dépliants. J'aurais pu ainsi avoir toujours sur les genoux le parcours de la route avec tous les accidents qui se déroulaient sous mes yeux, villages, rivières ou collines. Chaque album avait son orientation propre, celle même de la tangente à la côte : l'embarras était mince dès l'instant qu'on était prévenu. Cette belle invention ne servit à rien.

Quand je dus repartir en Annam pour la seconde fois, l'Ecole d'Extrême-Orient me fit la joie de m'adjoindre Charles Carpeaux, fils du célèbre sculpteur, qui fut un compagnon de voyage charmant et un aide de travail des plus dévoués mais qu'épuisèrent malheureusement les dures fouilles de Dông-duong et de Mison, puis la pénible campagne photographique



Chaise de route.

qu'exigèrent les bas-reliefs du Bayon, dont il partagea les fatigues avec mon camarade Henri Dufour, mort aussi à cette heure. Mon pauvre Carpeaux fit, à la suite de ces derniers travaux, une attaque de dysenterie et y succomba à Saigon à la veille de son embarquement pour la France. A deux Européens, la route devenait plus difficile par l'augmentation du matériel, des valises et des provisions. Les charges les plus encombrantes étaient la table et les lits bien que tous trois pliants. La table, nécessaire à la vie courante, était aussi un instrument de travail, indispensable pour la rédaction des notes et la mise au point des dessins. Il fallait encore des pliants qui servaient dans les monuments quand le travail devait être un peu

(1) Voir notre numéro 176 du 13 janvier.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

long et que les éboulis ne fournissaient pas de siège naturel. L'un des deux travailleurs servait de secrétaire et prenait les notes que lui jetait son camarade déambulant au milieu des ruines. J'avais inventé un système pratique de carton à cadre mobile qui maintenait la feuille contre les coups de vent ; mais il fallait de toute façon que l'écrivain fut assis. Enfin, en plus de tous ces bagages, nous avions un interprète et deux boys à transporter en palanquin. Le nombre des coolies était forcément limité : nous ne pouvions donc sacrifier huit hommes à nos personnes et nous dûmes acheter des chevaux.

En route, les boys se partageaient le service, cuisine, soin des montures et fabrication du pain ; car si des Européens veulent assumer ici un travail pénible, ils ne peuvent se mettre au simple riz, comme certains Français, et surtout les missionnaires, en ont le courage. Aussi ai-je toujours tenu à ce que mon boy sut faire le pain : le soir après le dîner, pendant qu'on fumait en préparant l'itinéraire ou le travail du lendemain, on l'entendait battre la pâte ; toutes les bêtes de la campagne répondaient à ce bruit insolite et l'effet était étrange. La pâte levait tranquillement dans les caisses le jour suivant, pour être cuite à l'arrivée dans les fours les plus extraordinaires. Chacun des boys que j'ai eus, employait un système spécial et le moins curieux n'était pas l'utilisation des termitières : deux coups de pioche y creusaient la cavité nécessaire, qu'emplissaient bientôt des brandons ardents, au grand dam des pauvres insectes ; mais nous avons toujours eu du pain frais chaque matin.

Pour la vie courante, il fallait emporter des provisions, en plus de la farine ; on ne trouvait pas grand-chose sur les marchés indigènes ; l'intérêt du travail nous amenait à nous installer près des monuments et ils étaient souvent fort loin de tout village. En dehors des œufs, d'un poulet, parfois d'un poisson, on ne pouvait guère compter que sur les conserves et sur la réserve de pommes de terre qui nous fut toujours un précieux appoint.

La boisson aussi nous donna du mal : les caisses de bouteilles sont lourdes et d'un maniement périlleux. Privés de glace, il nous fallut chercher un moyen de boire frais quand même ; nous résolûmes ce problème en utilisant nos seaux de toile en guise d'alcarazas ; ils remplissaient merveilleusement ce rôle : une eau trop chaude y prenait vite par les plus fortes températures une fraîcheur de cave. Nous avions la sagesse de filtrer cette eau la nuit, et, tout au moins, de la nettoyer en y battant de l'alun.

Une autre difficulté fut la question de l'éclairage. Les photophores y suffirent longtemps, avec l'avantage d'être très maniables ; mais ils se révélèrent trop fragiles pour des transports continuels et la réserve de bougies nous encombrait. Une lampe américaine leur succéda ; son hélice, remontée par un ressort, fournissait un courant d'air vertical qui dispensait du verre ; le pétrole qu'elle demandait exigeait peu de place et servait en outre, sur des chiffons attachés aux pieds de nos lits et aux ficelles qui tendaient les moustiquaires, à arrêter le passage des armées de fourmis, compagnie fâcheuse de certaines nuits blanches. L'hélice faisait un ronronnement qui intriguait fort les margouillats ; on les voyait courir autour du pied de la lampe à la recherche de la proie enviable qui bourdonnait si près et restait néanmoins invisible. Mais la solution parfaite fut celle des lampes à acétylène dont la flamme très brillante et qui résiste au vent nous défendit même du tigre à l'occasion ; car le fauve n'aime pas la lumière et les feux de protection qu'on allume s'éteignent tôt ou tard, le coolie de garde ne manquant jamais de s'endormir, quelle que soit sa frousse, tandis que la lampe, une fois allumée, dure jusqu'au matin.

Parmi les travaux accessoires que nécessitaient nos recherches archéologiques proprement dites, la photographie était le pire, surtout quand on devait employer les grands appareils, et le travail sous le voile, où la chaleur montait parfois à 50 ou 60°, était un martyre. Je l'ai rarement connu, assez cependant pour en apprécier les charmes. Dufour et moi ayant le département dessins et relevés, et



La route mandarine au Dèo-ngua.
(1900)

moi, plus spécialement, l'étude du monument à assurer, c'était à Carpeaux qu'incombait la dure besogne de la photographie sur place, et du développement des clichés dans les laboratoires de fortune : l'expérience nous avait appris les risques des envois de clichés à l'Ecole d'Extrême-Orient ; de points où l'on ne reviendrait peut-être jamais, il fallait emporter des documents complets et sûrs ; donc pouvoir recommencer les plaques manquées. Le laboratoire était d'ordinaire la cella d'une tour : obscure aisément ; mais si le soleil n'y en-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

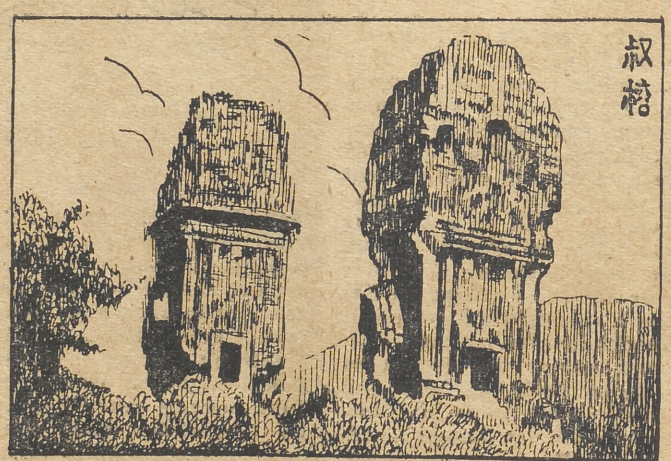
trait pas, l'air ne s'en renouvelait pas davantage et la lampe rouge allumée y ajoutait sa chaleur ; c'était bientôt un four terrible et d'"une humidité lourde et déprimante. Celui qui en sortait et celui qui revenait de piétiner sous le soleil du chantier, trempés et harassés tous deux, se rencontraient dans le même rêve : l'apéritif frais qui empêche de se gonfler l'estomac de lampées d'eau, avant de manger. Enseignement que je devais à mon vieil ami Lajonquière, encore un mort aujourd'hui. A notre premier voyage à Angkor avec Finot et des amis à lui, le capitaine m'avait vite conquis à ce système — l'élève était docile —, aussi, chargé comme le plus expérimenté, des provisions du groupe, avait-il prévu ma part, non celle des autres qui manifestaient l'horreur des apéritifs ; cette horreur ne tint pas devant nos suées et grande fut la consternation du capitaine quand il s'aperçut, au moment de la séparation, que les provisions liquides étaient entamées au delà de toutes ses prévisions. Je pus par bonheur, après l'avoir accompagné quelques semaines pour avancer sa besogne en en prenant ma part, lui faire assurer par le premier Chinois — pour la fourniture — et la première Résidence — pour l'expédition — le stock compensatoire.

Inutile de dire que dans notre régime de brousse, les légumes manquaient. Aussi quand, à Mi-son, le chancelier de Fai-fo nous offrit des plants de cresson qu'il venait de réussir à acclimater, la joie de Carpeaux fut vive. Hélas ! Nous eûmes de tout dans le ruisseau de Mi-son, sauf du cresson : un soir, une crue subite emportant terre et plants, nous laissa, par contre, des crevettes d'eau douce exquises et comme je n'en ai jamais retrouvé en Annam : aussi fines que des écrevisses de France ; il n'y manquait que le court-bouillon que nos boys ne savaient pas préparer et la splendide couleur rouge ; c'étaient cependant des crevettes avec les pinces démesurées qu'ont celles de mer et non la grosse pince des écrevisses. Une autre fois le sanglier vint manger des plants renouvelés qui donnaient les plus grands espoirs ; il le paya de sa vie ; car huit jours après, à la suite d'un nouvel effort de Carpeaux, l'animal vint se faire dévorer dans la cressonnière, par le tigre : il ne restait guère, après le combat, grand-chose de la plantation. Aussi, au premier ravitaillement de Carpeaux à Fai-fo je proposai sagement de croquer les jeunes pousses de remplacement sans escompter leur avenir : et c'est la seule fois que nous ayons mangé de la salade à Mi-son.

Nous eûmes parfois, en ce voyage, d'étranges occasions de varier notre menu : quand le typhon dévasta la fouille de Dông-duong et abattit des centaines d'arbres dans le village, l'aimable vieux notable chez qui nous habitions nous fit un cadeau princier : toute une pyramide de vers blancs énormes, grouillant sur un plateau : nous l'écartâmes avec horreur, car nous prîmes ces larves pour des vers à soie. L'interprète, qui s'en régala avec le notable, nous révéla notre erreur ; c'était un plat de mandarin, les palmistes qui rongent les bouquets terminaux d'aréquier ou de cocotier ; il y en avait, paraît-il pour des dizaines de piastres et cuits ils ont, nous dit ce gourmet, un goût de noisette incomparable. Nous nous contentâmes de manger en salade ou sautés, d'innombrables cœurs de palmiers déracinés par le vent. Je n'ai, d'ailleurs, jamais pu goûter à ces bêtes peu appétissantes pour des Européens et il m'a fallu un effort véritable pour tâter des gros œufs de fourmis rouges qu'un forestier d'Angkor m'affirma être excellents. Par contre je n'ai, depuis, jamais manqué de prélever un juste tribut sur les œufs qu'elles transportent dans leurs déménagements, légitime vengeance des nombreuses et brûlantes piqûres qu'elles nous ont infligées en trop d'occasions. Je nous vois encore déterrant une inscription nouvelle sous l'attaque d'une fourmillière voisine, les pantalons troussés jusqu'aux aines pour libérer le champ de bataille et nous débarrasser de nos ennemis, dansant et sautant sur la jambe encore indemne, et malgré cela manœuvrant bravement la brosse à estampage.

Et nous n'avons pas été décorés pour ce dévouement épique à la science !....

(A suivre.)



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES BUDGETS INDOCHINOIS DE 1944

par C.

LE Gouverneur Général a arrêté en Conseil de Gouvernement, le 4 janvier dernier, les grands budgets administratifs de la Fédération.

Quelle en est l'importance ?

Quelles en sont les caractéristiques ?

Par quelles recettes sont-ils équilibrés ?

C'est ce que nous tenterons de dégager d'une rapide étude.

Le budget général aligne 219.136.115 piastres de crédits ; les budgets locaux, par ordre d'importance décroissante :

Cochinchine	39.418.000 $
Tonkin	36.415.740
Annam	22.240.000
Cambodge	18.240.000
Laos	5.317.220
Luang-prabang	3.566.900
Kouang-tchéou-wan	3.252.623
TOTAL	128.450.483 $

Ceci représente une somme apparente de dépenses de : 347.586.598 $.

Mais il faut en déduire les contributions que certains budgets allouent à d'autres. Les budgets locaux de l'Annam, du Cambodge, du Laos, de Luang-prabang notamment, font appel, et ce très largement, puisque le chiffre de leurs subventions s'élève à 13.082.400 $, à l'aide du budget général.

Ces corrections faites, la somme de dépenses s'établit à : 333.124.000 $

dépassant de : 74.639.000 $

soit de : 28,37 %

les prévisions de 1943.

De ce mouvement ascensionnel, la hausse des prix est le facteur essentiel. Elle entraîne toutes les dépenses, dépenses de matériel d'abord, dépenses de travaux, dépenses de personnel.

A elles seules, les dépenses de personnel atteignent 114.000 000 $. Afin de n'être pas surprise en cours de route, l'Administration a, dans ses états de prévisions, fait figurer, pour elles, d'importantes dotations provisionnelles, qui couvriront les ajustements prévus, mais non encore réalisés, des émoluments des fonctionnaires et des agents qu'elle emploie.

Est-ce à dire cependant que la part active des crédits, celle qui correspond à des œuvres nouvelles et qui, par là, contribue le plus directement à l'enrichissement général, ait été dangereusement comprimée ?

Il n'en est rien ; ouvrons les lourds documents (le budget général compte 933 pages) qui forment les budgets et constatons.

C'est, au budget général, l'apparition de l'inspection générale des Pêches, dont les essais prennent corps et sont largement épaulés par le Crédit maritime.

Ce sont les dépenses agricoles qui font, tant au budget général qu'aux budgets locaux, l'objet d'un large programme, englobant la direction des cultures essentielles : textiles, oléagineux, canne à sucre, quinquina, le développement des cultures maraîchères et fruitières, l'encouragement à l'élevage, et l'organisation autour de ses stations et de ses fermes, de colonies agricoles.

Non moins importantes sont les réalisations projetées par l'Inspection des Eaux dans ses divers domaines : protection et enrichissement du capital forestier, lutte contre les feux de brousse, création de réserves, construction de maisons types, perfectionnement des procédés de débits et de transport, études sur les emplois des bois, leur conservation, leur résistance, leur imprégnation.

D'importants crédits sont, à un autre bord, réservés au développement des salines et à l'amélioration du sort des sauniers.

Le rôle de l'Inspection générale des Mines reste dominant. Ce sont plus de 5.600.000 $ de crédits dont elle dispose pour son fonctionnement, l'encouragement à l'artisanat, ses interventions auprès des industries et des mines, ses prospections.

Les travaux neufs alignent enfin un chiffre total de 66.512.000 $, de 10 millions de piastres plus élevé que les prévisions de 1943. 15 millions en doivent être réglés sur emprunt et avances de la Trésorerie métropolitaine. On rappellera que le grand programme de travaux dressé par la loi du 22 février 1931 touchant à sa fin, la décision a été arrêtée par le Gouvernement français, sur la proposition du Gouvernement général, d'en assurer dès aussitôt la suite. Un nouveau programme, qui fait suite au précédent, et s'en imprègne, a été élaboré dès la fin de 1942. Mis à jour lors de la préparation des budgets de 1944, il s'élève à 44 millions de piastres ; les crédits ouverts sur 1944 portent sur 21.100.000 $ ainsi répartis :

Hydraulique agricole	6.180.000 $
Assainissement, urbanisme	4.600.000
Navigation	4.150.000
Chemins de fer	2.270.000
Routes	2.190.000
Bâtiments	1.710.000
TOTAL	21.100.000 $

Cependant, les dépenses sociales qui constituent une autre face du progrès, suivent, elles aussi, une progression qui dépasse singulièrement la progression moyenne des dépenses. Pour le seul budget général, elles passent de 6.768.000 $ à 10.374.000, en hausse de 53 %.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

En vérité, tels que conçus, les budgets de 1944 ont le mérite de se tenir à égale distance des deux périls qui les guettaient : celui de l'exagération, celui de l'insuffisance : exagération qui les eut fait contribuer fâcheusement à l'action nocive de la hausse des prix ; insuffisance qui eut anesthésié le pays et l'eut placé en état de moindre résistance physique et morale.

Leur présentation exigeait toutefois quelque renforcement fiscal.

On connaît la classification des impôts entre impôts directs et impôts indirects. Elle est à la base des contextures budgétaires indochinoises.

Les contributions indirectes alimentent le budget général, les contributions directes, les budgets locaux.

Les impôts directs représentent 85 millions de piastres ; les impôts indirects, 168 millions.

Si l'on ajoute les 17 millions que représentent les recettes de l'Administration des Postes, Télégraphes et Téléphones, c'est un total de 270 millions qui doit être demandé en 1944 aux contribuables indochinois.

Les prévisions de 1943 étaient de 214 millions ;

Elles seront effectivement dépassées de quelque 30 millions de piastres.

A elles seules, les contributions indirectes sont estimées devoir, en 1944, donner 31 millions de piastres de plus qu'en 1943. C'est sur elles d'abord que s'est engagé l'effort de redressement. Il avait été suivi tout au long des mois précédents par l'ajustement progressif des tarifs à l'évolution des prix.

Les aménagements de la dernière heure sont, de ce fait, assez peu nombreux. Ils portent sur l'opium, l'alcool, les tabacs, les cartes à jouer.

Quant aux contributions directes, appel a été fait à l'impôt sur les bénéfices, dont le taux est porté de 16 à 18 %, et à l'"impôt général sur le revenu dont les grosses cotes ne bénéficieront pas de l'allègement que leur eût procuré la déduction, antérieurement prévue, de l'impôt de la précédente année.

Tonkin et Annam participent largement à la progression des recettes par un important et courageux redressement de leurs impôts personnels, fonciers et patentes que justifie l'élévation des profits et des salaires.

Les impôts ne sont pas seuls à alimenter les budgets. Il faut y ajouter un grand nombre de produits divers : revenus des services, revenus du portefeuille, produits des domaines, produits forestiers, produits des affermages et des exploitations en régie, etc...

Parmi ces recettes diverses, celle que procure la Loterie Indochinoise tient une place à part. Affectée aux œuvres sociales, elle est estimée devoir s'élever net à 2.400.000 $. Elle correspond au placement de 6 millions de piastres de billets. Il aura été placé 4.800.000 billets d'une piastre en 1943.

Signalons enfin, outre les subventions de budgets indochinois à budgets indochinois dont il a été fait mention plus haut, celle que le Trésor français alloue chaque année, sur fonds spécial appelé fonds de solidarité coloniale, et qui est affectée au soutien des productions agricoles, industrielles, minières et artisanales. Deux millions de piastres en sont attendues en 1944.

Si variées et élevées soient-elles dans leur total, toutes ces recettes, impôts, produits divers, subventions, n'arrivent cependant pas à compenser la somme des dépenses inscrites aux budgets.

Il s'en faut de 24 millions de piastres.

Ces 24 millions, dont le solde pèse sur l'équilibre budgétaire, ne représentent pas, à vrai dire, des dépenses courantes que chaque année retrouve, que l'on peut qualifier d'obligatoires et qu'il serait bien dangereux de ne pas assurer par des recettes normales et elles aussi permanentes, mais des dépenses que l'on peut qualifier de dépenses « extraordinaires » : travaux exceptionnels par leur nature ou leur importance, constitutions de stocks, reconstructions et réparations en cas de calamités, secours...

Il faut recourir, pour les couvrir, aux réserves constituées au cours des dernières années.

Les réserves budgétaires représentaient en fin d'exercice 1942, c'est-à-dire au 31 mai 1943, 160 millions de piastres.

Elles n'auront pas été sensiblement écornées en 1943.

Très modestes eu égard à l'importance croissante des masses budgétaires, elles peuvent cependant supporter la ponction qui leur est faite.

Attention toutefois doit être faite aux charges très lourdes que les événements peuvent imposer à l'Indochine. Attention aussi aux répercussions qu'aurait sur la rentrée des impôts un repli de la vie économique.

Ceci explique que le Gouverneur Général ait instamment recommandé, à ceux qui ont charge, de suivre avec une grande vigilance l'exécution des budgets et de se tenir prêts à apporter aux prévisions faites, les corrections que les circonstances pourraient imposer.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

AU CAMBODGE

De Pursat à la mer avec S. M. Norodom Sihanouk



1



2

PHOTO N° 1

Le Souverain vient de quitter Pursat, par une piste automobilable qui le mènera en une petite journée à Péam-Prous. Après avoir roulé toute la matinée à travers la forêt, voici la halte de midi, à Tuol-Kruos. Un kiosque léger, en bambou et latanier, a été construit. Quelqu'un évoque le restaurant « Ganeça », qui eut à Phnom-Penh son heure de célébrité, et le nom restera pendant tout le voyage à ces auberges sylvestres, auquel un « chef » cambodgien, habile à tirer parti d'une cambuse à éléphant d'ailleurs bien fournie, assurera des menus simples mais impeccables.

PHOTO N° 2

Péam-Prous est un poste avancé de garde indochinoise, dans le massif des Cardamomes. Juchée sur une éminence, sa tour de veille domine une rivière au régime torrentiel où les cinquante éléphants de la caravane prennent leur bain. Le campement royal est dominé lui-même par la silhouette du mont Tompor. Un véritable petit village de paillotes a été édifié pour la nuit. C'est le cœur de la région Pohr, et ces attardés de la civilisation sont venus très nombreux pour voir leur Souverain. Les femmes lui tendent leurs enfants, auxquels il donne quelques pièces d'argent, les vieillards sourient de toutes leurs rides, et sur la place du village improvisé s'installe une chorégraphie rustique : un danseur porte sur le front un massacre de buffle, un autre des plumes de paon, un troisième est à califourchon sur un cheval de bois de style naïf ; des évolutions lentes, rythmées par un grelot à manche, font une sorte de menuet monotone que quelques verres de choum-choum enfièvrent un peu.

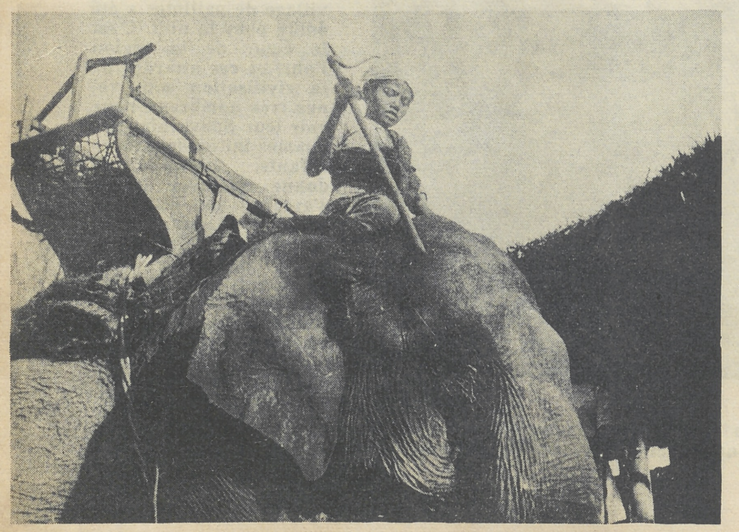
Université Côte d'Azur. Bibliothèques



3



4



5

PHOTO N° 3

Au petit matin, la caravane a franchi la rivière. Le Roi est en tête ; Son éléphant, le plus grand de tous, s'appelle « A-Miêm », ce qui signifie « chouette ». C'est lui qui règlera la vitesse de la caravane, lentement, c'est-à-dire sagement, car les étapes seront parfois pénibles, les pentes raides, les ravins profonds.

Les cornacs ont une admirable connaissance de leurs bêtes. Tout le long du chemin ils leur parlent, les conseillent, les encouragent. « Mets ton pied là, « A Sdok »... Ecarte cette branche... ». Commandements brefs, docilement écoutés, que ponctue rarement un coup de pic sur le crâne.

Coup de trompe sur le sol, sonore comme un coup de trompette : A Sdok n'est pas content, mais il obéit.

PHOTO N° 4

A Russey-Chrum, haute vallée encaissée et fermée de toutes parts par des sommets, on n'accède que par des sentiers d'éléphants très escarpés. C'est une vallée édénique, où la végétation, dans un sol riche, est luxuriante ; elle s'étend sur une bande étroite d'une dizaine de kilomètres, de chaque côté d'une rivière sinueuse que le Roi et une partie de sa suite, pour se délasser un peu de l'éléphant, feront en pirogue. Lente et silencieuse glissée dans un décor d'une paix antédiluvienne.

Cette vallée n'est habitée qu'à ses deux extrémités. C'est le même village, dont une partie est nommée « la pagode-d'en-haut », et l'autre « la pagode-d'en-bas ».

Une autre vallée, celle de Tatey-loeu, offre au jeune Roi qui s'y arrête une journée des beautés pastorales. On trouve, ici, plus d'aise encore que dans la vallée de Russey-Chrum. La vallée est moins étroite, le regard moins gêné, c'est un grand verger où l'on ne prend pas toujours la peine de ramasser les fruits tombés. Une pagode en bois ciselé, de style archaïque, des jeunes filles souriantes. Le Roi distribue généreusement sel, poissons secs, pièces d'argent ; le docteur Riche distribue quelques médicaments ; le soir tombé, un ciel d'une grande pureté donne à cette Arcadie un couvercle d'étoiles. On se décide avec peine à repartir, tant on est pénétré par la douceur des choses. « Moments filés de soie... », chantait La Fontaine.

PHOTO N° 5

Où la caravane prit-elle cette fillette-cornac de douze ans, à laquelle sa bête obéit aussi docilement qu'à un homme ? A Tatey-loeu, probablement. Avec sa mère, qui conduit un autre éléphant, elle s'est glissée dans la suite et toutes deux vont jusqu'à Tatey-krom, où le Roi trouvera les canonnières « Avalanche » et « Tourane ». Avec son turban sur la tête, sa mine éveillée, la douce autorité du geste par lequel elle tient bien droit son crochet, n'évoque-t-elle pas le jeune héros d'un film célèbre ?

PHOTO N° 6

Après neuf jours d'éléphant, la caravane royale a débouché dans la plaine de Tatey-krom, au bord d'une large rivière d'eau salée qui vient d'amener à bord de la canonnière « Tourane » le Résident Supérieur Gautier, qui vient de son côté d'accomplir une randonnée de plusieurs jours entre Kompong-Speu et la mer. L'horaire prévu pour la rencontre du Roi et du Chef du Protectorat a été strictement respecté. Les éléphants, que la silhouette des canonnières effraye, se tiennent à bonne distance. La mer est toute proche, l'horizon s'est élargi, la joie est dans tous les cœurs, car le voyage s'est effectué de part et d'autre avec une minutie admirable ; ce qui devait être fait a été fait. Le Souverain se sent maintenant plus riche de cette partie de son royaume qu'il ignorait.

PHOTO N° 7

Les canonnières viennent d'aborder à l'îlot Khône, siège de la délégation administrative de Koh-kong. La population de Koh-kapik est venue saluer le Roi et le Chef du Protectorat et les enfants des écoles font la haie.

Koh-kapik est un village de pêcheurs ; de grosses exploitations de pêcheries y ont leur siège, car c'est sur cette côte favorisée que les bancs de « platou » (sorte de grosse sardine) viennent par milliers de tonnes s'emprisonner dans les barrages qui les retiennent captifs et où ils sont ramassés à la pelle.

Koh-kapik est presque entièrement construite en pilotis, et l'eau clapote sous les maisons. Des rues-canaux, comme à Venise, respirent du rythme de la marée. Ombres et lumières y modèlent des contrastes bien propres à séduire l'œil d'un peintre ; ce sont des Rembrandt de pouillerie et de crasse, où la senteur puissante des poissons marinant dans les cuves, les relents putrides de la pâte de crevette appelée « kapik », donnent au paysage une quatrième dimension : celle de l'odorat.

PHOTO N° 8

Les canonnières, pendant toute une journée, remontent les rivières qui avoisinent la frontière thailandaise et visitent plusieurs postes éloignés : celui de Chamyeam (« la Vigie »), celui de Kao-wong, proche de Khlong-yeay, et Koh-por, où une pagode abandonnée, puis réoccupée par ses bonzes, procédait à la replantation de ses bornes sacrées.

Le voyage se termine dans une apothéose de lumière, dans un grandiose de pittoresque.



6



7



8

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

APRÈS LES BOMBARDEMENTS DE HAIPHONG

PROMOTIONS DANS L'ORDRE DE LA LÉGION D'HONNEUR

Pour leur belle conduite pendant les bombardements de Haiphong, M. Guy Merlo, Résident-Maire ; le docteur Fesquet et M. Darrieumerlou, des Polices municipales, ont été promus chevaliers de la Légion d'honneur le 29 janvier 1944. En outre, M. Bertin, Ingénieur chef des travaux municipaux, dont nous n'avons pu nous procurer la photographie, a été promu officier de la Légion d'honneur.

⁂

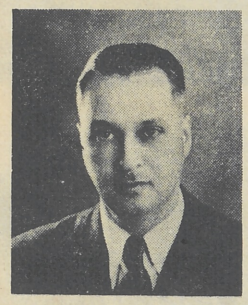
M. Merlo, actuellement Administrateur de 1re classe, Résident de France à Hadong, fut Administrateur-Maire de Haiphong pendant toute la période des bombardements de 1942-1943.

Le docteur Fesquet, médecin civil, a soigné et opéré des centaines de blessés au cours de ces mêmes bombardements avec un dévouement professionnel remarquable.

M. Darrieumerlou, brigadier des Polices municipales, a manifesté le plus grand courage et le plus magnifique sens du devoir pendant cette période dangereuse.

Rappelons enfin que MM. Picolet et Lézer, du Service des P. T. T., qui ont payé de leur vie leur dévouement, ont reçu la croix de chevalier à titre posthume.

MM. Picolet et Lézer ont été tués à leur poste en service commandé à Haiphong lors du bombardement aérien du 10 octobre 1943.



M. MERLO



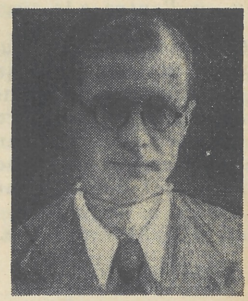
Dr FESQUET



M. DARRIEUMERLOU



M. PICOLET



M. LÉZER

« Nous avons pu voir, une après-midi de juillet dernier, M. Merlo arriver devant les décombres de ce qui avait été son bureau et remarquer simplement avec son sourire calme : « Serait-ce donc à moi qu'ils en veulent ? »

Les bureaux réinstallés non loin de là, notre Résident-Maire a continué son existence ; si d'autres abandonnaient la ville définitivement ou chaque jour la quittaient avant 10 heures, lui n'a souvent abandonné son travail qu'après midi sonné pour retourner déjeuner avec ses adjoints dans sa maison lézardée, près de son bureau détruit.

Tôt dans l'après-midi, tard le soir, quelles que fussent les circonstances, nous l'avons trouvé accueillant à tous, calme, s'enquérant avec sollicitude des besoins des sinistrés, se penchant sur les deuils, appelant la bienveillance de l'autorité sur les souffrances, pansant les blessures morales, sans bruit et sans emphase.

Il faut avoir été mêlé à cette œuvre silencieuse pour avoir pu apprécier le tact et le souci du détail qu'y apporta M. Merlo.

~

Pour reconstruire ce qui pouvait l'être, nous redonner après chaque bombardement l'électricité, l'eau, des rues dégagées, M. Bertin a payé jour et nuit de sa personne avec une obstination qui a triomphé du pessimisme et une foi qu'il a su communiquer autour de lui, pour refaire jour après jour ce qui avait été démoli la veille, ce sur quoi pesait la menace du lendemain.

Avant que les avions n'aient disparu nous l'avons souvent rencontré parcourant la ville, faisant fermer les vannes des conduites d'eau brisées, couper le courant électrique dans les câbles devenus dangereux, prévenant des accidents graves et des dégâts plus importants.

~

Nous avons vu de même pendant les bombardements, alors que les avions passaient et repassaient au-dessus de la ville, M. Darrieumerlou en parcourir les rues, « patrouillant » avec le même calme que pendant l'autre guerre où il reçut la médaille militaire.

~

De son côté, le docteur Fesquet, chirurgien-chef de l'hôpital, travailla souvent durant des heures avec ses assistants sans souci d'une terrible fatigue physique, opérant les blessures graves, avec un inlassable dévouement.

La distinction qui leur est attribuée touchera les Haiphonnais qui, tous, les connaissent, et savent le prix de leur exemple.

(*Le Courrier d'Haiphong*, 8 février 1944.)

AU CABINET de M. le Gouverneur Général



M. Ngô-ngoc-Dinh, Tri-huyên de l'Administration annamite au Tonkin, vient d'être désigné par M. le Gouverneur Général pour servir en qualité d'attaché à son cabinet.

Né le 1er juin 1915 au village de Ta Thanh-oai (Hadong), M. Dinh est licencié en droit et fut reçu nº 2 au concours de Tri-huyên en 1941.

Fils d'un ancien Dôc-hoc qui fut docteur en caractères chinois, M. Dinh appartient à une estimable famille de mandarins.

Appelé en novembre 1942 à diriger la Circonscription de Vu-ban (Nam-dinh), il y a obtenu d'appréciables résultats, grâce à son activité, sa puissance de travail et son souci de bien faire. Il s'est fait remarquer lors des crues de 1942, par son énergie et son endurance, démontrant ainsi l'efficacité des méthodes enseignées à l'E.S.E.P.I.C. de Phan-thiêt où il a fait un stage de quelques mois.

Son affectation au Gouvernement général comme attaché de Cabinet est la preuve de l'estime et de la confiance que lui porte l'Administration.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

OPIUM, SANG, VENGEANCE

par GEORGES

A mon ami Léon Glutron, qui mourut dans mes bras, le 21 juillet 1933, au cours d'une tournée de répression d'opium.

J'AVAIS, à cette époque-là, un indicateur fameux dont j'ai toujours ignoré le nom. Baptisé « Veston gris », car tout humain doit être affublé d'une désignation, il avait la double spécialité de ne jamais enlever son veston de coutil gris clair et de diriger une bande d'émissaires dont il était le porte-parole auprès de moi. Il avait des sous-ordres dans tous les coins de la province et dévidait d'excellents renseignements comme d'autres, leur chapelet. J'ai rarement vu ce bandit à court de tuyaux.

Veston gris venait donc de surgir devant moi, selon son habitude, en apparition inattendue et silencieuse.

« Monsieur, je sais que l'on vend ouvertement de l'opium de contrebande au marché de Buôm tous les 5, 9, 13, 17,... etc., du calendrier annamite. Allez-y avec beaucoup de douaniers à 8 heures du matin. Vous y arrêterez de nombreux contrebandiers. »

A la première date convenable qui suivit cet entretien, deux gardes habillés en civil se rendirent à Buôm et en revinrent complètement ahuris de ce qu'ils avaient vu. A proximité immédiate du delta tonkinois, dans cette localité de Buôm uniquement composée d'une pagode et d'une vingtaine d'abris en bambous et paillotes pour marchands de thé, des groupes de montagnards vendaient sans se gêner d'importantes quantités d'opium brut. Le tout était situé à trente-cinq kilomètres à peine de ma Recette, sur une large piste reliant deux routes coloniales. Impossible d'aller sur les lieux en automobile sous peine, à notre arrivée, de trouver le marché désert. De plus, à l'entrée comme à la sortie de Buôm, la piste n'opposait nul obstacle à la vue sur plus de deux kilomètres, ce qui permettait à ses occupants de ne craindre aucune surprise dans toutes les directions. Cet aperçu topographique démontre que l'accès de ce lieu, sans interrompre les lucratives occupations des montagnards, constituait pour nous un problème assez délicat à résoudre.

Les deux gardes qui avaient inspecté le marché y revinrent, à nouveau revêtus d'habits civils recouvrant leur uniforme. Mes instructions furent brèves et claires :

« Postez-vous près des contrebandiers les plus importants, mais ne les attaquez pas. Quand nous serons arrivés sur le marché, vous enlèverez vos habits civils et nous aiderez à arrêter les contrebandiers que vous aurez repérés. J'interdis toute bataille hors de ma présence. »

Je connaissais bien mes deux lascars. Expérience de plus de vingt ans de services, malins comme des singes et courageux en diable. De ce côté, tout irait bien.

Un garagiste du chef-lieu me loua sa voiture, carrosse assez spacieux pour contenir tout le reste de la Douane, soient trois Européens et six gardes, plus une perche en bambou et un volumineux paquet de feuilles de latanier. De nuit, dans la cour de la Recette, nous avions procédé à une répétition qui m'avait donné entièrement satisfaction. Tout avait donc été prévu pour aboutir normalement au succès de notre entreprise.

Par un temps radieux, vers 6 h. 30 du matin, la puissante Studebaker s'ébranla, bourrée à craquer, et nous fit parcourir en trois quarts d'heure les trente-trois kilomètres après lesquels se trouve Buôm, au centre d'une plaine absolument dénudée. J'avais tenu à rouler assez lentement pour que le ronflement du moteur ne donnât pas l'éveil à grande distance. Aussitôt arrivés aux confins de la zone boisée, nous engageâmes la voiture dans un fourré hors de la piste et nous nous préparâmes à rejoindre Buôm. Avez-vous jamais remarqué sur les routes de la moyenne région tonkinoise, les transporteurs de feuilles de latanier ? A chaque extrémité d'un gros bambou leur servant de fléau, ils attachent une volumineuse gerbe de ces feuilles dont la hauteur totale atteint largement trois mètres. Ce fardeau, assez léger, est extrêmement encombrant et masque la vue sur plusieurs dizaines de mètres derrière son porteur. C'est ce paravent que j'avais décidé d'utiliser. En deux minutes notre appareil fut confectionné puis, porté par un garde déguisé en paysan, il s'achemina vers Buôm comme une fourmilière avec ses huit douaniers en file indienne derrière lui. Le temps paraît illimité lorsqu'on doit parcourir deux kilomètres au pas avec la perspective à peu près certaine d'une bagarre au terminus. Placé juste après le porteur de paravent, je pouvais examiner de temps à autre le chemin qui nous restait encore à parcourir ainsi que le marché dont je commençais à distinguer l'animation régnant chez ses occupants, presque tous vêtus de bleu.

Personne n'avait encore remarqué notre stratagème et nous continuions à avancer, à l'allure d'hommes pressés d'en finir. Tout à coup, alors que nous étions arrivés à moins de deux cents mètres du marché dont tous les bruits, très distincts, parvenaient maintenant à nos oreilles, un enfant bondit du bord de la route où il se tenait accroupi et, tout en se reculottant, courut vers Buôm en poussant des cris à se détraquer le gosier. Dans ces occasions-là, il est inutile d'avoir étudié le tho pour le comprendre. Coudes au corps, nous dévalâmes tous les neuf dans le marché, cherchant de tous côtés où se trouvaient les deux gardes laissés en éclaireurs. Ce ne fut pas long ! Comme une volée de moineaux, des montagnards fuyaient dans toutes les directions, en majorité à cheval. Le tapage paraissant plus violent sous une certaine paillote que sur le reste du marché, nous nous dirigeâmes vers elle juste à temps pour voir quatre Thôs poignarder nos deux gardes à quelques mètres de nous. Une courte bataille suivit au cours de laquelle je cassais le nez d'un contrebandier qui s'élançait sur moi avec l'intention de m'étendre d'un coup de tête dans l'estomac. Quelques minutes après la rencontre, les quatre montagnards étaient alignés à terre, ficelés comme des bouquets de célibataires, à côté des deux blessés percés chacun d'une dizaine de coups de couteau. Moins d'une heure s'était écoulée depuis l'échauffourée que les deux victimes reposaient, pansées, dans deux lits de l'hôpital provincial.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Avant de quitter Buôm devenu presque désert, j'avais pris la précaution de photographier les lieux dans ma mémoire ; dès cet instant, j'avais élaboré un projet de revanche que je réaliserais certainement dans un délai plus ou moins long, car le dernier mot doit rester à la loi. Peu importaient les délais ; puisque la vengeance se mange froide, plus elle serait tardive et meilleure elle serait. La mienne serait glacée.

J'appris au cours d'une enquête ultérieure que le grave accident survenu à mes deux gardes avait eu pour cause essentielle leur impatience et leur témérité. Au moment où les contrebandiers alertés par les cris d'un enfant, avaient voulu s'élancer hors du marché, mes deux zèbres n'avaient pas pu résister à la tentation de retarder leur fuite jusqu'à notre arrivée en s'agriffant à eux « inguibus et rostro ». Leur attitude était pure folie puisque, sans moyens de défense, ils s'étaient attaqués à un groupe d'une dizaine d'individus, tous porteurs d'armes blanches. Enquête, contre-enquête, commission rogatoire, interrogatoires, jugement, appel durèrent plus de deux mois, après lesquels un acquittement judicieusement motivé nous démontra que le surin du contrebandier et la sonde du douanier ne pèsent pas plus lourd l'un que l'autre dans la balance de Thémis. « Dura lex », « sed lex ! »

Puis ce fut au tour de Veston gris de supporter l'implacable vengeance des Thôs. A quelque temps de là, il fut trouvé un beau matin, enterré vivant au coin de la pagode. Pauvre Veston gris ! Ce que j'écris en ce moment à son sujet constitue peut-être le seul regret que sa disparition ait inspiré.

Le grand jour arriva enfin. Tous mes compagnons commençaient à oublier notre défaite de Buôm, vieille de quatre mois, qu'ils passaient au compte des profits et pertes lorsque, certain soir, je fis venir dans la cour de la Recette un camion qui ne tarda pas à se remplir de dix hommes de la Garde Indochinoise et de leur sergent, de huit gardes des Douanes et du fils de l'un d'eux, âgé de près de quatorze ans, de deux brigadiers et de moi-même. Vers 23 heures, nous démarrâmes, vingt-deux hommes et un enfant, gais comme sont les groupes dont tous les membres sont jeunes, vigoureux et armés. Seuls, mes deux collaborateurs européens et moi-même connaissions le but de l'expédition. Dans les yeux de l'un de mes hommes, je lus clairement cette apostrophe :

« Sacré patron, où nous mènes-tu ? Qu'as-tu encore inventé ? ». Comme la première fois, les trente-trois kilomètres furent parcourus à allure lente, puis je fis retourner le camion au chef-lieu, prescrivant au chauffeur de venir nous rechercher en ce même endroit le lendemain matin à 10 heures. Je réunis alors tous mes partenaires à qui j'expliquai le but de notre équipée, la tactique à suivre et la nécessité absolue de vaincre. Une demi-heure après cette conférence, bien décidés à rester les maîtres du terrain, nous abordions dans un silence parfait la pagode de Buôm qui fut aussitôt cernée. Instruit par mes soins, le jeune garçon que nous avions emmené implora la charité d'une voix entrecoupée de hoquets et de sanglots, déclarant qu'il crèverait comme un chien s'il devait passer une nuit de plus à la belle étoile. Près de cinq minutes s'écoulèrent de la sorte, puis on entendit une voix ensommeillée crier de l'intérieur :

« Attends, mon enfant, je vais te donner du riz à manger et du thé à boire, mais je ne pourrai pas t'héberger ». Puis, la porte s'entr'ouvrit juste assez pour nous permettre d'introduire une crosse de fusil dans l'entrebâillement et ensuite de l'ouvrir complètement. Le vieux gardien de la pagode était si stupéfait qu'il n'eut pas la force d'articuler un mot. Quelques instants après, tout le personnel de la pagode, deux bonzes, le gardien, ses deux femmes et ses deux enfants, était groupés devant moi. Sur un ton parfaitement correct mais qui n'admettait pas de réplique, je fis traduire au bonze le plus âgé :

« Vous savez qu'il y a quatre mois, la Douane a été battue par les contrebandiers d'opium de Buôm. Nous venons aujourd'hui prendre notre revanche. Je ne vous demande pas de nous aider, mais simplement de ne pas vous opposer à notre action. Si l'un de vous fait un signal pour nous dénoncer, c'est vous-même que je traduirai devant le tribunal car, en raison de votre autorité, je vous considère comme responsable de la conduite de tous les occupants de la pagode. Dans le cas contraire, vous pourrez conserver pour les besoins de votre culte les cinq piastres que voici. Vous êtes tous libres à l'intérieur de la pagode, mais n'essayez pas de tricher. »

Il était environ 1 heure du matin. Les trois Européens, le sergent et le garde le plus gradé des Douanes furent ensuite affectés à la surveillance discrète de chacun des cinq personnes occupant la pagode, prêts à faire taire de gré ou de force celui qui faillirait à la consigne. Nos partenaires tinrent leur promesse et notre cohabitation fut empreinte de part et d'autre de toute la cordialité désirable. Les heures s'écoulèrent dans une lente et taciturne tabagie.

Un peu avant 6 heures, le marché s'emplit rapidement de monde. Nous entendions les appels s'entrecroiser, les plaisanteries incompréhensibles s'échanger et les rires fuser ; quel dommage d'interrompre, par un pavé dans la mare, cette cantate de grenouilles ! Fort heureusement, l'un de mes gardes comprenait le Tho et me traduisait les phrases intéressantes. Il y aurait, d'ici peu, de quoi nous amuser.

Vers 7 heures, grosse émotion ! De l'extérieur, deux ou trois Thos réclamaient à grands cris qu'on leur ouvrit. La situation devenait critique. Le gardien de pagode, près de moi, attendait pour leur répondre que je lui en eusse donné l'autorisation. Tirant alors de ma poche une clef, je lui fis signe de répondre qu'il avait perdu celle de la porte et qu'il ouvrirait dès qu'il l'aurait retrouvée. Un billet d'une piastre récompensa la vivacité de son intelligence et la parfaite réalisation de son rôle. A 8 heures, me doutant que le marché battait son plein, je fis entrebâiller la porte et le gamin de quatorze ans fit un tour de promenade dans Buôm pour juger de l'opportunité d'une sortie. Il revint quelque cinq minutes après son départ, essoufflé, les yeux roulant d'émotion dans leur orbite :

« Monsieur, il y a de l'opium partout ; tous les montagnards font de la contrebande. Il y en a peut-être cent sur le marché, mais attention car tous ont un poignard à la ceinture. Sortez vite ! »

Conformément aux ordres donnés dès le matin, trois groupes de sept hommes chacun se constituèrent, avec moi comme chef et comme vingt-deuxième unité. Toutes les musettes, les casques, les fourreaux de baïonnette et les multiples objets inutiles furent déposés sans bruit dans la pagode et laissés à la garde de notre jeune auxiliaire. Puis, baïonnette au canon pour les linhs du Corps Bleu, et en avant !

Pour du travail, ce fut de la très belle ouvrage ! Les Thôs étaient si abasourdis qu'ils se laissèrent arrêter avec leur opium en mains ou dans leur

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

musette comme des momies attendant qu'on leur enlève leurs bandages. Il y eut bien par-ci par-là quelques bousculades ou horions, mais rien de grave. Notre coup de main avait été couronné de succès comme l'attestaient une brochette de près de vingt montagnards et plus de soixante kilos d'opium brut. Si la première manche avait été perdue pour nous, nous avions par contre, bien gagné la seconde.

Le retour au chef-lieu s'acheva dans un éclat de rire. Quarante-quatre personnes, tout compris, dans un véhicule de vingt places au maximum ! L'intérieur était bourré de prévenus, la Garde Indochinoise et la Douane occupant le toit, les marche-pieds et garde-boue. Notre camion ressemblait à une ruche ambulante, toute bourdonnante de conversations et de gais propos. A la fin, les Thôs eux-mêmes participaient à l'allégresse générale ! Depuis cette époque, déjà lointaine, je suis revenu en touriste à Buôm, un jour de grand marché. J'ai bien reconnu les grands arbres du lieu étendant comme un manteau d'ennui sur les abris leurs bras démesurés, la pagode murée au point qu'elle pourrait servir de redoute aussi bien que de maison de prières, et j'avoue bien sincèrement qu'il y manquait cette activité inquiète et trouble des agglomérations où s'exerce le trafic de la drogue. La Douane est passée par là et les contrebandiers ont disparu de cette région. Pour moi plane toujours sur cet ensemble, le souvenir de l'énigmatique Veston gris dont nulle mémoire n'a conservé le nom J'ai interrogé quelques maraîchers qui se souviennent encore de notre irruption parmi les montagnards. L'un de ces derniers, peu après son arrestation, aurait fait de mes camarades et de moi-même le plus bel éloge qui soit en s'écriant :

« Ces Douaniers, ce sont des hommes ! »

Malheureusement, c'était en thô et je ne l'ai pas compris...



Un marché en pays Thô.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LETTRE DE COCHINCHINE

par COLLINE

De nombreux lecteurs nous ont signalé à plusieurs reprises leur regret de ne pouvoir lire et conserver la si amusante « lettre de Cochinchine » que Radio-Saigon diffuse deux fois par mois par la voix de Colline. D'accord avec la direction de Radio-Saigon, nous reproduirons régulièrement dans nos colonnes le contenu de ces lettres qui mérite de ne pas se perdre, sans laisser de traces, dans l'océan des ondes. Il y manquera la saveur de l'accent méridional de l'auteur, mais le fond vaut bien la forme, et avec un peu d'imagination, nos lecteurs pourront goûter à nouveau avec Indochine *les bons moments passés à l'écoute de Colline.*

IL est bien vrai, mon ami, que la crise des transports est sévère. Elle est telle chez nous qu'il a fallu renoncer aux transports de justice, et puis aux transports de créance et enfin aux transports au cerveau. Ça coûterait trop cher.

Mais somme toute, cette crise, vue de près, est bien moins désagréable que vue de loin.

~

D'abord elle nous a permis de faire une découverte. Nous sommes en mesure d'affirmer aujourd'hui que, contrairement à l'opinion des naturalistes, le Saigonnais est un bipède qui marche. Ceci n'est pas une façon de parler. Il se déplace à pied, aussi facilement que les lapins, et même que tout le monde.

Bien entendu, les gouverneurs, les évêques, les grands directeurs et les préfets vont à bicyclette, mais les autres trottent sur le macadam comme les foules de tous les pays du monde.

On prétendait qu'il faut au Saigonnais une auto ou un pousse-pousse pour traverser la rue. Il n'en est rien. Il fait à pied des trajets assez longs. Il va de chez lui à son bureau ou au cercle. On en voit qui font jusqu'à six kilomètres par jour sans paraître s'en porter plus mal. Les dames ne sont pas moins vaillantes que les hommes.

Seulement, quand elles faisaient de l'auto, elles injuriaient les piétons. Devenues « piétonnes », elles injurient les chauffeurs et les cyclistes. Elles trouvent que la police fait mal son métier si elle néglige de flanquer des contraventions à tous ces faiseurs d'embarras.

Cette descente des bourgeois dans la rue n'engendre pas la mélancolie. Les gens se découvrent moins désagréables qu'ils ne se supposaient lorsqu'ils se voyaient à travers les glaces d'une voiture.

Vus de près les voisins sont potables, sociables, et charmants. Ils n'avaient que les quinze chevaux d'agressif. Ils sont même intelligents, puisqu'ils pensent la même chose que nous sur les trois ou quatre grandes affaires à l'ordre du jour : le probable bombardement, le haut prix des poireaux et le désagrément de l'envahissante vermine.

Après cinq minutes de conversation on est assuré que ce détestable voisin n'est pas plus grand seigneur que vous devant le marchand de poulets, le pharmacien, ou l'épicier. On a beau dire que ses ennuis n'arrangent pas votre affaire : le savoir embêté est tout de même une puissante consolation.

~

On a aussi d'autres raisons de voir la vie en rose.

Une ordonnance propose de repeindre les maisons : la ville en sera toute riante.

On annonce une augmentation du prix du tabac, qui donnera à chacun l'illusion de fumer des cigarettes de luxe

On parle aussi de « représentations à bénéfice »... Mais le charme de cet exercice est très discuté. En général, on aimerait assurer le bénéfice sans avoir à subir la représentation.

N'allez pas croire pourtant que nous n'aimons plus les spectacles. Ils sont toujours courus quand ils sont bons ; ou simplement passables. Le cinéma, qui en est souvent réduit à donner des films aussi recousus qu'un vieux soulier, a toujours des fidèles... Mais à Saigon on a un faible pour le cinéma et cela depuis qu'il existe un cinéma.

Il y a quarante ans, il suffisait à un bateleur d'annoncer une demi-heure d'images mouvantes pour mobiliser toute la ville.

A la Société Philharmonique, il n'y avait que le cinéma ou le buffet gratuit pour faire salle comble. On avait recours à cet artifice quand on voulait attirer du monde devant quelque puissant conférencier.

Un soir, un fonctionnaire important devait parler de Leconte de Lisle, des Parnassiens et de quelques autres phénomènes.

« Il n'y aura pas un chat ! » fut-il dit tout d'abord.

Mais le président de la Philharmonique fit savoir qu'après la conférence on danserait.

« Alors on attendra que le raseur ait fini, et on viendra pour le bal ! concluent les membres de cette société.

— Minute ! rectifie le Président. Avant la conférence, il y aura séance de cinéma par M. l'ingénieur Rigaud. »

Cette fois on n'hésita plus. Dans toutes les maisons l'habit et la robe de bal sortirent de la naphtaline.

~

Le programme était séduisant. Rigaud promettait : les « Emotions d'un garçon livreur », les « Soucis de la tante Aglaé », les « Pompiers de Nanterre », et plusieurs autres scènes dramatiques, lyriques et désopilantes.

La veille déjà tous les fauteuils étaient loués. Dans la journée on les vendit une seconde fois, ce qui permit de garnir les couloirs et les passages d'une foule de gens distingués. Le grand soir, l'aspect de la salle était féerique : c'était beau comme un baquet de sardines en toilette de cour. Mais c'était plus bruyant.

Au lever de rideau devant l'écran tout blanc qui occupait la scène on applaudit frénétiquement. Le montreur d'images vint saluer. Il eut une ovation. On fit le noir et... sur l'écran dansa la promesse d'une scène comique.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mais après cette promesse ce fut encore le noir, et le noir persista. Derrière l'écran, ça discutait, ça invoquait le nom du Seigneur. Enfin on redonna la lumière, et... l'opérateur vint s'excuser de ce léger retard. On avait quelques petits ennuis du côté de l'éclairage : un fil cassé. On était en train de le réparer. L'affaire de cinq minutes. Et puis on allait voir quelque chose de vraiment sensationnel. Un peu de patience, Mesdames et Messieurs !

En effet, les électriciens étaient à la recherche de la coupure : on les entendait courir au-dessus du plafond. On attendait le nez en l'air et l'éventail en action quand toute la salle se dressa et poussa un horrible cri.

Le plafond venait de crever, et de livrer passage à une cataracte de poussière, de guano de chauve-souris, de gravats, et puis à quelque chose de volumineux qui n'achevait pas de tomber.

La poussière un peu dissipée on reconnut selon la position de l'observateur, un dos ou une poitrine d'électricien prolongée par deux jambes qui gigottaient.

Ceci n'était rien.

Le tragique c'était le pantalon couvrant ces jambes. A chaque mouvement du pendu il descendait de quelques millimètres. D'abord on aperçut le nombril et puis plus bas, et puis... la salle était haletante. Les dames se voilaient la face derrière l'éventail...

Et tout d'un coup on fit : oh !... Les jambes d'un seul coup avaient remonté au-dessus du plafond, tandis que le pantalon s'en venait coiffer un représentant de la magistrature assise.

Ce fut, dit la chronique, le seul incident de la soirée.

~

En ce temps l'installation électrique était sommaire, l'éclairage défectueux. Il l'est encore. Ce qui prouve que nous n'avons pas vieilli depuis quarante-cinq ans. Du moins à Saigon.

~

En province on n'est pas mieux loti quant à la lumière. Car la récolte en plusieurs cantons est médiocre et les rats ont maigri. Ceci n'est pas un coq-à-l'âne.

Peut-être ignorez-vous qu'à l'ordinaire, à la campagne, on s'éclaire avec des rats... plus précisément avec de la graisse de rat. Cela vous donne une lumière douce, blanche, puissante, et dont l'odeur rappelle le faisan rôti. C'est vous dire si les campagnards se fichent pas mal du manque de pétrole que leur inflige le blocus !

Mais les rats sont maigres. Il en fallait six pour s'éclairer quinze jours. Deux douzaines aujourd'hui ne font pas la semaine. C'est un désastre. Surtout pour les rats que l'on traque sans merci. Pour peu que dure le blocus, le rat des champs aura disparu.

~

On dit que cette éventualité ne trouble pas la sérénité de la province. On s'arrangera du soleil et du clair de lune si les lampions sont éteints. Ce ne sera pas quand même la fin des haricots.

~

De cette province mal éclairée, deux histoires nous sont parvenues cette quinzaine.

D'abord, celle d'une femme imprudente. Elle était riche et un peu mûre. Elle voulut se payer un mari. Elle choisit un mari de luxe au lieu d'un mari d'usage. Il devait durer éternellement. C'était promis garanti sur facture. Il a tenu six mois. Puis il est parti. Petit malheur dont on se peut consoler.

Mais cet homme de luxe continuait à dépenser et mener joyeuse vie autant que s'il eut assuré son contrat, puis il faisait présenter les factures à son épouse. Elle a trouvé que c'était abusif.

Elle a publié dans les journaux que désormais elle ne payerait plus les dettes de Monsieur son époux.

Et c'est ainsi que tout le pays a appris l'existence de l'imprudente et de ses désillusions.

L'autre histoire est encore une histoire d'amour et de brigandage. Tristan et Yseult, sans le nécessaire philtre qui arrange les affaires.

Un soir le Tristan s'en va rôder autour du logis de la femme aimée.

Il la voit seule. L'occasion lui semble bonne pour lui faire connaître son état d'âme. Il entre, et deux minutes plus tard la dame n'ignore plus les sentiments de Tristan.

Mais elle, quoique Dieu l'eût faite douce et tendre, pousse des cris de marcassin qu'on égorge. Elle ameute les voisins, crie « au pirate ! » et dit qu'il y a un voleur dans sa maison.

Tout le village aussitôt arrive avec fourches et bâtons. Notre amoureux est d'abord rossé, puis ficelé comme un saucisson, et puis livré aux gendarmes. Il est en prison et en grand danger d'y rester...

Voilà pourtant où nous mènent les démarches inconsidérées. Voilà peut-être ce qui fut arrivé à M. Arvers, d'illustre mémoire si, au lieu de se suffire d'un sonnet, il était passé aux réalisations pratiques.

Toutefois, avant que de s'abandonner aux vers, la démarche hasardeuse est un risque à courir.

~

Mais les gens instruits ne la courent pas. Quand pareille passion les tient à la gorge, ils vont d'abord consulter le sorcier. Ils suivent ses indications car il est homme de bon conseil et de grand savoir.

On vient justement d'en tuer un parce qu'il en savait trop, et d'en rosser un autre parce que ses avis étaient sages.

Le tué avait la réputation de découvrir les voleurs. Il lui arrivait même parfois d'indiquer à ses clients l'endroit où était caché l'objet volé. On l'a ramassé dans un fossé, la gorge ouverte. Les voleurs le trouvaient dangereux.

Une femme jalouse avait consulté l'autre. Pour trois piastres elle n'avait plus rien ignoré de son malheur. Pour deux piastres de plus elle avait su que la cause de son malheur était une jeune voisine.

Munie de telles certitudes, elle a d'abord dit ce qu'elle avait à dire à son trop tendre époux. Puis elle a couru chez la voisine, pour un peu lui griffer le visage, et suivant l'usage, lui déchirer le pantalon.

Après un moment de stupeur, les deux coupables ont voulu savoir qui les avait dénoncés. Et c'est ainsi que le trop habile chiromancien a reçu une de ces volées qui font époque dans la vie des prophètes. Tout ça n'est pas bien sérieux. Revenons à des questions de plus réel intérêt.

~

Nous avons dans notre dernière conférence dit quelques mots sur l'élevage des chèvres. Un correspondant tonkinois nous parle à ce propos des succès qu'il a obtenus dans l'élevage du lapin.

Comme vous le savez, il suffit de quelques mois au lapin pour faire partie des pères de famille

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nombreuse, et avoir droit aux réductions de tarif en chemin de fer.

Un ménage lapin fabrique sans fatigue quarante rejetons dans l'année. En dix ans le couple primitif est riche d'ue descendance capable de peupler un continent et de le manger. Rappelez-vous l'histoire de l'Australie.

Mais il faut soigner le premier couple.

C'est ce qu'expliquait une maîtresse de maison à ses invités devant un civet dont on se léchait les badigoinces.

Toutefois l'élevage c'était bien du tracas. Elle en avait assez de faire du lapin. De son clapier, on mangeait le dernier mari. Restait une épouse dans un état intéressant : la prendrait qui voudrait.

« Je la retiens ! » dit une Parisienne.

Elle se voyait achetant un manteau de vraie zibeline grâce à l'armée de lapins qu'elle pourrait jeter sur le marché.

La Parisienne, son mari et la bestiole aux riches espérances partirent pour le chef-lieu de province, où l'administration les avait affectés. On s'installait : les époux dans la maison, la lapine dans une cai nhà boy. Une cai nhà sans air et sans lumière. Ça ne pouvait pas aller.

On convoque le principal menuisier de l'endroit pour construire une cabane à lapins, vaste, aérée, élégante, surtout. Il y avait une pièce pour la maman, une nursery pour les futurs bébés lapins, avec un tambour et d'autres jouets, une pièce de réceptions et même le confort moderne avec tout-à-l'égout.

A force de piastres et de recommandations, en quatre jours tout fut prêt... sauf le lit de l'accouchée. Mais il paraît que les lapins préfèrent le préparer sans le concours de mains étrangères.

Et l'on attendit. Ça sera probablement pour le Saint-Siméon qui est jour de pleine lune ?

La Saint-Siméon passa. La Saint-Pépin suivit sans amener du nouveau... Ça ne pouvait pas tarder. La dame porte sa chaise longue auprès de la cabane pour des fois qu'on aurait besoin de son concours. La journée fut calme, et le lendemain ce fut la même chose que la veille... et ainsi de tous les jours de la semaine.

La dame inquiète consulta les spécialistes en lapins, et puis on acquit un ouvrage savant qui traitait de la question, depuis les batifolages qui sont bagatelles de la porte, jusqu'au civet qui est le dernier chapitre de l'histoire du lapin.

D'après le livre, l'incident qu'elle attendait aurait dû se produire il y a quinze jours. Rien n'était venu. Il fallait en conclure que pour cette fois la lapine avait raté le départ. Il fallait recommencer.

On lui présenta donc un partenaire. Et on se retira discrètement. A peine lapine et lapin furent-ils seuls qu'on entendit un grand vacarme. La dame accourut. La lapine était en train d'arracher les oreilles à son visiteur. Evidente incompatibilité d'humeur. On retira vivement l'intrus. Et l'on chercha qui ferait mieux l'affaire de la farouche fiancée. On lui présenta tout un répertoire de candidats : des maigres et des gras, des grands frisés, et des blancs bouclés.... Ce fut toujours la même pitoyable bagarre. Il fallait se hâter de les tirer des pattes de la redoutable lapine pour éviter un assassinat.

Dans tout le poste on ne parlait plus que de ça. De mémoires d'éleveurs de lapins on n'avait jamais chez les lapines vu pareille vocation pour le célibat.

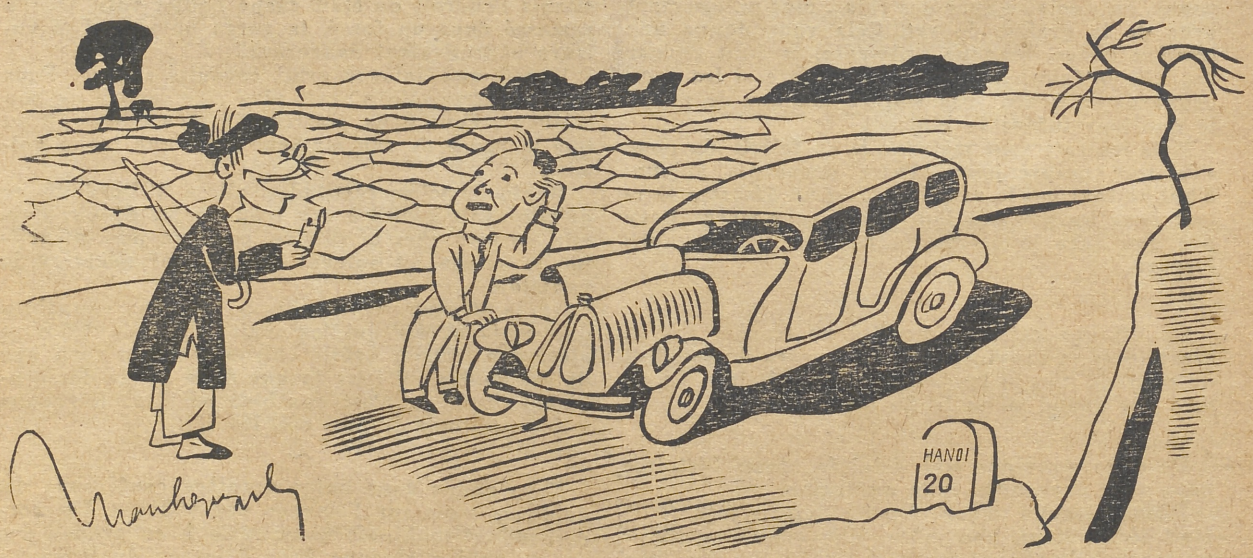
C'était si extraordinaire qu'on eut l'idée de vérifier... l'état civil, de la farouche amazone.

Et ma foi l'on s'aperçut que cette fameuse guerrière n'était qu'un solide lapin.

Mais alors, le jour du fameux déjeuner, puisque le lapin du dernier couple avait échappé au civet. C'était donc son intéressante épouse qui en avait fait les frais ?

Le soir de cette révélation la dame ne dîna pas. Elle prit de la belladone qui est comme chacun sait, remède souverain contre le mal de mer.

HUMOUR ANNAMITE



Ly-Toét (*à l'automobiliste en panne de carburant*) : « Il me reste un peu d'essence dans mon briquet. Il est à vous. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Photo NGUYEN-HONG-NGHI
(5e prix de notre Concours de photographie.)

Reflets (Paysage à Nhatrang).

Il se dégage de cette photo une impression de repos, de sérénité. Les lignes dominantes horizontales : bords du lac, crête des collines, ligne des nuages, y sont pour quelque chose, mais surtout la présence du reflet dans un miroir d'eau parfaitement poli, parfaitement calme. La branche au premier plan est doublement justifiée, elle donne la composition : essayez de la supprimer par la pensée et vous constaterez sa nécessité. Le mérite de cette photographie est d'autant plus grand que le sujet en soi n'avait rien de passionnant.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Porte du Temple de Horyuji (façade).

En avant, le petit temple bouddhiste miniature, le plus ancien du Japon. Au centre, sculpture sur bois, célèbre statue du temple de Chuguji (Kanzeon-bosatsu). En bas, à droite et à gauche, deux sculptures de divinités musiciennes ornent le grand dais du temple de Horyuji. En encadrement, motif décoratif de l'époque d'Asuka.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Exposition d'Histoire de l'art japonais

par G.

DU 30 décembre 1943 au 5 janvier 1944, à Hanoi, et du 7 au 12 mars, à Saigon, l'Institut culturel du Japon organisait une exposition d'« Histoire de l'Art Japonais ». On pouvait se demander comment une « coupe archéologique » épaisse de plus de deux millénaires et demi allait pouvoir tenir dans un espace aussi réduit. Ce tour de force a été réussi par M. Mitsuo Machida, qui avait été chargé de préparer et de présenter cette exposition.

La personnalité de M. Mitsuo Machida était d'ailleurs pour le public français-annamite un gage de réussite : descendant d'une famille de grands Samurai de Satsuma, il est le petit-fils d'un des plus grands héros de Japon, l'amiral Togo, le vainqueur de Tsushima. Comme tel, M. Machida, nourri de la plus haute culture japonaise et élevé dans les traditions les plus authentiques, devait par une sélection attentive et sévère, choisir les monuments essentiels de l'art de son pays. Il devait aussi trouver le moyen de nous les présenter, en adoptant une technique assez souple et assez précise pour mettre sous nos yeux des monuments d'architecture aussi bien que de peinture, de sculpture ou d'arts appliqués, mais aussi une technique assez japonaise pour être parfaitement adaptée au caractère des objets et des monuments qu'il s'agissait de nous montrer. Cette technique est le lavis à l'encre de Chine dans lequel les artistes japonais sont des maîtres incontestés. Si la technique choisie pour la présentation est japonaise, la composition des planches en lavis est, elle, d'inspiration directement française.

Il ne pouvait appartenir qu'à M. Machida de réaliser cette heureuse fusion des deux cultures, en mettant sous nos yeux trente-trois planches au lavis ayant pour sujets les meilleures productions de l'Art japonais, et présentées sur le modèle des « éléments analytiques » que l'élite de nos jeunes architectes français adresse chaque année à l'Institut.

En effet, M. Machida fit au Japon ses débuts dans l'architecture auprès d'un maître remarquable : l'architecte Nakamura, diplômé par le Gouvernement français. Ayant terminé ses études à Tokyo, il partit pour la France où il compléta ses connaissances techniques et artistiques à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris. Elève du grand maître Expert, M. Machida se soumit pendant six années à la discipline particulière de notre grande école. Il sut en pénétrer l'esprit et réussit à assimiler cet enseignement complexe tout aussi bien que ses camarades d'atelier. Pour toutes ces raisons, les planches réunies au foyer des théâtres d'Hanoi et de Saigon nous parlent du Japon avec une vérité profonde, en nous plaçant dans une atmosphère qui nous est familière et que nous comprenons sans effort.

Ainsi nous avons sous les yeux l'évolution immense de cet art si simple et si compliqué à la fois, depuis les temples primitifs d'Ise jusqu'aux tombeaux des Tokugawa et aux plans des villes modernes. Cet art jamais ne s'écarte d'une vérité profonde, émouvante parce qu'il est avant tout pratique. Il ne recherche jamais la beauté pour elle-même : cette beauté n'est jamais abstraite, jamais inutile. Les objets qui lui servent de support et de prétexte ne sont jamais déformés par sa recherche. Ils restent des objets faits avant tout pour servir. Le décor, s'il est symbolique, reste le symbole d'une qualité naturelle ou d'une idée profondément japonaise : tels ces décors admirables des kimonos et des étoffes, symboles des saisons, qui affirment et accentuent les caractères des vêtements des hommes ou des femmes et les font participer aux transformations de la belle nature qui les environne. Ces mêmes décors, éphémères comme les saisons affirment aussi par leurs tons (vifs et aigres pour les enfants, vigoureux et sobres pour les adultes, sombres et neutres pour les vieillards) l'âge même de celui qui les porte. Un tel souci de la nature, stylisée, symbolisée mais toujours exprimée avec une justesse déconcertante, se retrouve aussi bien en architecture, en sculpture, en peinture aux bonnes époques. Et il n'arrive pas en art que les Japonais trichent : une femme de quarante ans n'osera jamais mettre le kimono d'une femme de trente-cinq ans ; une chaumière n'essaiera pas de se donner des airs de villa, ni une villa un air de palais ; les magnifiques portraits que représentent souvent la sculpture sur bois de l'époque de Kamakura n'essaient jamais d'embellir le modèle. Cette sincérité scrupuleuse n'est-elle pas la qualité qui nous rapproche le plus de toutes ces œuvres, celle qui nous en fait comprendre la merveilleuse vérité malgré toutes les différences et malgré toutes les distances qui nous séparent ? Confucius disait : « La vérité ne se sépare pas de l'humain. Si ce que nous avons cru la vérité cesse d'être humain, ce n'est plus la vérité ! »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La semaine dans le monde

DU 13 AU 20 MARS 1944

Pacifique.

Dans l'île de Bougainville, où la bataille continue à faire rage, les Japonais ont lancé une offensive contre la position de Torokina tenue par les Américains.

Dans l'île de la Nouvelle-Bretagne, des combats ont eu lieu dans les environs de Talasea (péninsule de Willaumez) à la suite d'un récent débarquement des Américains dans cette région.

Le 15 mars, des forces américaines ont débarqué dans le groupe des îles de l'Amirauté. Des combats sont en cours dans Hanwei, Butjolno et, vers le 17, dans l'île Manus, où l'aérodrome de Lorengau serait tombé aux mains des Alliés.

Dans le groupe des Marshall, l'atoll Wotjze (à 75 milles dans le N.-O. de l'atoll Kwajalein) a été occupé par des forces amphibies américaines.

L'aviation nippone a été active au-dessus des différentes zones de combat.

L'aviation américaine a bombardé successivement :

— Ponape et Kusaie (Carolines), le 13 mars ;

— L'île de Wake, Nauru et les Marshall orientales, le 14 ;

— Les îles Eton et Dublow (groupe Truk des Carolines), le 15 ;

— Sourabaya, dans l'île de Java, le 16 ; les îles Fingalap et Oroluk, du groupe des Carolines, le 17 ;

— Shimushu et Matsuwa, dans Paramushiru (Kouriles), le 17 ;

— Rabaul et Wewak ont été bombardés à plusieurs reprises.

Chine.

Les forces expéditionnaires nippones en Chine ont effectué des opérations de nettoyage dans les provinces de Hopeh et de Shantung. Les forces chinoises auraient repris Heilung Kwan, à 25 milles dans le nord-ouest de Linfen, dans le Shansi du S.-O.

L'aviation nippone a bombardé à plusieurs reprises les bases aériennes américaines suivantes : Kweilin (Kwangsi), Heng Yang (Yunnan), Ling ling, Suichwan (Kiangsi), Chiachiang, Shinking (Kwangtung), Wuchow (Kwangsi).

Hongkong a été bombardé le 10 par l'aviation américaine.

Birmanie.

Dans la région des montagnes Chin, les troupes nippones progressent au nord de Tiddim ; elles continuent également leur mouvement vers le nord dans la vallée de Kabaw. Des combats ont lieu le long de la route de Sumprabum à Myitkyina. Pinsaw, dans la région de Fort Hertz, a dû être abandonné par les Alliés.

De leur côté, dans la vallée de Hukawng, les forces sino-américaines sont parvenues au delà de Ting Kawk Sakan, à 16 milles dans le sud de Maingkwan, et des combats auraient lieu pour la passe de Jambu qui mène à la vallée de Moguang.

Par ailleurs, dans la région d'Akyab, des combats ont lieu le long de la route de Buthidaung à Maungdaw. Des forces britanniques auraient opéré un débarquement sur la côte d'Arakan, à 25 kilomètres de Razabil, important centre routier.

Russie.

L'effort des armées russes au cours de la semaine écoulée a surtout porté contre l'armée allemande de von Manstein couvrant la frontière roumaine, représentée par le cours du Dniester, et les abords de Lwow (Lemberg) et de Vladimir.

Sur le premier front ukrainien, les armées russes commandées par Zhukov se sont avancées vers l'ouest et le sud-ouest jusqu'à Radomisl, Dubno, Krzemieniec, Zbaraz, Tarnopol (où des combats acharnés ont eu lieu en fin de semaine), Volochish, Tchernyi-Ostrov, Krasilov, Khmielnik, Mitiakov (à 10 kilomètres au nord de Vinnitsa). De là, contournant Vinnitsa, les armées russes ont obligé le front allemand à reculer jusque sur les rives du Dniester et, en fin de semaine, le saillant provoqué par l'offensive soviétique était limité par Imerinka, Sugaki, Mohilev, Jampol, Soroki (tête de pont russe en territoire roumain sur la rive droite du Dniester), Peschanka, Olgopol, Olshanka.

Sur le deuxième front ukrainien, commandé par Koniev, les armées soviétiques ont continué à progresser vers le Bug. Dolrovelichovka, Novo-Ukrainka, Bobrinetz tombaient les 16 et 17 mars.

Les armées soviétiques de Malinovsky et Tolbuchin représentant le troisième front ukrainien et opérant à l'embouchure de la rivière Bug ont pratiquement encerclé la ville de Nikolaïev et, depuis Novaïa-Odessa, ont occupé tous les points de la rive gauche du Bug.

La situation dans les autres secteurs du front germano-russe est restée pratiquement stationnaire.

Italie.

De durs combats ont lieu pour la possession de la ville et du monastère de Cassino. Malgré des bombardements intenses de l'aviation alliée cette ville n'est pas encore tombée aux mains de l'armée américaine.

La situation sur la tête de pont d'Anzio est inchangée.

EN FRANCE

Le Maréchal reçoit Henry Haye.

Le Maréchal Pétain a reçu le 11 mars M. Henri Haye. Très ému, l'ancien ambassadeur de France aux Etats-Unis s'est dirigé vers le Chef de l'Etat qui l'a accueilli les mains tendues. Les deux hommes se sont regardés un moment :

« Monsieur le Maréchal, dit notre ancien représentant à Washington, cette minute de réconfort me paie de tous les tourments que j'ai endurés. »

Le Maréchal a exprimé à celui qui l'a représenté aux Etats-Unis dès septembre 1940 sa joie de le revoir après un si long temps, écoulé dans des circonstances particulièrement pénibles.

« C'est avec émotion que je vous retrouve, Monsieur le Maréchal, répond M. Henri Haye, et cette émotion m'est bien douce. »

Evoquant toutes les épreuves de ces derniers temps, il ajoute : « J'ai eu la foi chevillée à l'âme, car l'on a exercé sur moi de telles pressions... »

En quittant M. Henri Haye après cette première prise de contact, le Maréchal a déclaré : « Je vous remercie encore d'avoir gardé votre foi. Votre fidélité à la parole donnée et à votre Patrie mérite d'être citée en exemple. Je suis heureux de vous donner le témoignage public de mon affectueuse confiance ».

Evacuation des Girondins en Tarn-et-Garonne.

De nombreuses personnes, comprenant surtout des femmes et des enfants, évacuées de la Gironde, sont attendues à Montauban où elles seront hébergées dans les différentes communes d'accueil du Tarn-et-Garonne.

Représentation du film « La Vraie France ».

La délégation de la Légion des Volontaires français à Vichy a présenté aux membres du Gouverne-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ment et au corps diplomatique le film « La vraie France », réalisé par les services de propagande de la Légion des Volontaires Français.

Le nombre des personnalités qui ont assisté à cette manifestation prouve l'intérêt que le Gouvernement porte à la Légion des Volontaires Français et la place qu'elle occupe dans la politique du redressement français.

Les métallurgistes parisiens tiennent leur première assemblée générale.

Les métallurgistes de la région parisienne appartenant au front du Travail, ont tenu le 12 mars leur première assemblée.

250 délégués représentant 961 entreprises ont participé aux débats qui ont porté sur les sujets suivants : mise en œuvre de la Charte du Travail, activité des comités sociaux d'entreprises, application du salaire proportionnel, répartition des bénéfices et participation du personnel, problème de l'apprentissage et de la promotion ouvrière et question des salaires.

« La Voix Française ».

Le premier numéro de *La Voix Française*, journal de la main-d'œuvre française en Allemagne, édité par la délégation officielle française sous le patronage du Front allemand du Travail, vient de paraître.

Elle se propose de renseigner les travailleurs français en Allemagne sur tout ce qui peut les intéresser, tant au point de vue de leurs droits et de l'aide que le Gouvernement français s'efforce de leur apporter par l'intermédiaire du Commissariat à l'action sociale qu'au point de vue de leurs propres activités sportives et culturelles.

La politique du Gouvernement en matière de salaires et de prix.

Au cours du dernier Conseil des ministres, le Gouvernement a précisé sa politique en matière de salaires et de prix.

Soucieux d'introduire plus de justice dans la rémunération des travailleurs, il a obtenu les moyens nécessaires afin de poursuivre plus rapidement la mise en ordre des salaires. Mais il ne se dissimule pas que cette mesure manquerait son effet si les avantages accordés aux travailleurs entraînaient une hausse généralisée du coût de la vie.

Le moment est venu de stabiliser les prix.

Dans ces conditions, le Gouvernement a décidé qu'aucune hausse nouvelle ne sera dorénavant acceptée par le Comité central des Prix, à moins qu'elle ne soit justifiée par la constatation d'un prix de revient exceptionnellement accru ou par la nécessité démontrée de maintenir ou de stimuler certaines productions.

Le Gouvernement a estimé en outre nécessaire de comprimer les frais de toute nature que les denrées et les marchandises supportent entre leur production et leur mise à la disposition du consommateur. Il s'efforcera notamment d'éviter l'interposition dans le circuit de la distribution de tous les intermédiaires dont l'intervention ne répond à aucun besoin.

Il veillera, par un renforcement du contrôle, au respect de la discipline qu'il impose dans l'intérêt de tous.

La Mode à Paris.

Malgré le temps maussade, l'approche du printemps se manifeste. La mode célèbre à la fois les fleurs et le retour des beaux jours. Nous retrouvons avec des blouses de jolies robes et des tailleurs coquets, les douces nuances qui s'accommodent si bien avec les premiers sourires du proche avril.

Si les grandes maisons de couture parisiennes adaptent toujours leurs créations aux exigences de l'heure, elles conservent une absolue distinction et une personnalité de haute classe.

La note qui domine dans les collections du printemps est la jeunesse de la silhouette : épaules carrées et élargies par des manches gigot, dos souvent blousant, jupes amples. Cette ligne s'adapte aussi bien aux tenues matinales qu'aux tenues habillées. La ligne dépouillée des tailleurs de l'après-midi n'exclut pas une grande recherche dans les détails et dans le raffinement des travaux d'atelier. Les chapeaux sont légers et spirituels, extrêmement seyants. Les bijoux, vrais ou faux, acquièrent une vogue renouvelée.

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

Reportage d'un voyage de S. M. Norodom Sihanouk de Pursat à la mer.

LE ROI DANS SON DOMAINE

Un royaume, ce n'est pas les quatre murs d'un palais, ce n'est pas la tyrannie d'un protocole ou le cercle étroit d'une cour. C'est de la géographie, de l'espace, des superficies arpentées du nord au sud et de l'est à l'ouest, de l'eau, de la terre, du ciel auxquelles des limites connues donnent la figure d'un domaine, c'est-à-dire d'un bien propre que le Maître entretient en bon ménager.

Il ne sera bientôt plus de chemins faciles ou difficiles, de terres proches ou lointaines, de monts, de vallées, de forêts ni de plaines, gîtées dans l'ombre lumineuse du pavillon cambodgien, que le Roi, leur Roi, n'ait parcourus de toutes manières. Il ne sera bientôt plus de populations auxquelles il n'ait apporté le réconfort de Sa jeune présence, et cette curiosité ardente, aussi humaine que royale, qui Le pousse à tout voir, à tout savoir, à tout connaître afin que rien de ce qui est khmer ne lui soit étranger.

Les populations groupées dans les plaines fertiles, le long des fleuves prometteurs, dans ces riches bourgades où la terre est complaisante à l'effort, ont vu maintes fois le monarque. Pour la Jeunesse, pour des travaux, pour des fêtes religieuses, le Roi est allé partout où Sa présence était nécessaire. Mais il restait au cœur de forêts d'accès difficile, au fond de hautes vallées qu'aucun chemin commode ne rattache au monde extérieur, des populations primitives, des villages isolés que les voyageurs ne visitent pas et qui étaient quasiment abandonnées par l'histoire. Ce Roi dont elles ne connaissaient guère l'existence que par ouï-dire, dont le prestige lointain faisait miroiter dans leur esprit naïf des lumières de légende, elles L'ont vu, elles se sont prosternées devant Lui, de Pursat à Peam-Prous, de Peam-Prouss à Veal Veng, à Russey-Chrum, à Tatey, à Kaskong, et cette randonnée souveraine, ce tour du propriétaire dans les jardins sauvages d'un domaine où aucun Roi ne s'était précédemment aventuré, laissera dans le souvenir de ceux qui l'ont vécue la marque des événements qui sont beaux de marier fortement la poésie et la réalité.

PAGODES, COLOMBES...

La province de Pursat, d'où la caravane partira le 2 février pour aller chercher la mer au delà des montagnes, est une des plus cambodgiennes qui soient. Est-ce pour des raisons historiques, parce qu'elle fut jadis le théâtre de batailles mémorables, est-ce pour les particularités de son terroir, ou le classicisme de ses mœurs ? En elle se voient la figure paisible des régions champêtres, quadrillées de belles rizières et de vergers féconds, la figure tiers partie d'eau, de ciel, et de boue de son Grand Lac, Jourdain de pê-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ches miraculeuses, et la figure tourmentée des monts sylvestres où fleurit la cardamome.

Son chef-lieu est un gros bourg souriant qu'une rivière caresse, sa banlieue s'honorait naguère d'abriter un Versailles royal, et nul ne s'arrête ici, fut-ce dans sa modeste hôtellerie, sans savoir bientôt qu'il est tout près du cœur du pays.

Ses pagodes ont leur faîte ancré dans le ciel, comme caravelles renversées, et leurs fondations baignées par la rivière sablonneuse ; elles sont de ces pagodes riveraines dont Georges Groslier, dans Eaux et lumières, *a parlé dans un style amoureux des belles images. Vat Saurya, qui agite doucement ses syllabes ensoleillées ; Loloksar, hameau blotti dans une verdure dorée comme dans la tiédeur d'une aile de colombe, disent assez qu'ici la toponymie use d'un vocabulaire évocateur de visions aimables. Sur le passage du Souverain, qui s'arrête le temps d'un sourire, des sampots rouges (c'est leur jour) sont sortis au fond des coffres et dans la lumière commençante, quand les oiseaux s'éveillent, quand les roussettes s'endorment accrochées comme par une épingle à linge aux arbres des pagodes, ils éclatent, ces sampots pourpres, comme une sonnerie de trompettes enfantines.*

VOICI LA PISTE...

De Pursat à Peam-Prous, les autos sont encore reines de la piste, mais elles perdent peu à peu de leur assurance ; elles roulent plus silencieuses que jamais sur un sol élastique et s'installent dans la lenteur, ces grandes orgueilleuses des vitesses routières.

Ici la forêt n'est pas, comme le long des routes, à droite et à gauche. Elle est partout, nous sommes en elle : sur elle nous roulons et sur nous elle ferme ses ogives. C'est à peine si les arbres se dérangent pour faire place au chemin. Le soleil s'empêtre dans les frondaisons ; les bêtes, surprises, s'arrêtent pour guetter la cause de tant d'odeurs étranges, puis elles plongent dans les taillis non sans avoir, dans un thvay bangkôm *éclair, fléchi les genoux durant un millième de seconde en hommage au Roi qui passe et les regarde, avec cette indulgence pour elles qu'elles ne reconnaissent qu'aux disciples de saint François d'Assise et de Préah Puth, leurs seuls amis.*

DE GANEÇA EN GANEÇA

Après une pause de quelques minutes auprès de l'exploitation forestière de M. Pak, l'arrêt pour le premier déjeuner en brousse *se fait à Tuol-Kruos. Une guinguette en bambou et latanier, légère comme une maison de poupée, attend les voyageurs. Devant la table servie quelqu'un évoque l'éphémère* Ganeça *de Phnom-penh et le nom restera pendant tout le voyage à ces restaurants de plein air. De* Ganeça *1 à* Ganeça *17, au bout du voyage, le confort rustique ira parfois jusqu'à une architecture légère du meilleur goût et les plus solides appétits n'y seront jamais trompés. M. Bénard et M. Ouk-Loun ont fait les choses* royalement *et plus d'un de leurs convives emporta dans le secret de sa gourmandise la recette d'un punch rhum-citron, ou celle d'un civet de canard à la bière qui ne déparerait aucune réception citadine. N'eût-il pas fallu, aussi, rapporter à nos lecteurs le croquis coté de ces tables et de ces sièges à pieds géants, véritables immeubles par leurs fondations, qui firent grandir les convives de taille modeste ?*

LA NUIT DE PEAM-PROUS

C'est ici, au bord d'un torrent aux gorges bouillonnantes, le premier contact avec la nature sauvage. Quand le roi descend de Sa voiture, une foule de Pohr et de Pohresses L'entourent, se prosternent, puis lèvent vers Lui des regards de curiosité confiante. Les femmes tendent leurs enfants, les vieillards sourient dans leurs rides, un chasseur de perdrix montre ses appeaux et des danseurs coiffés de cornes de buffle et de queues de paon dansent une danse lente, d'une lenteur recueillie et quasi religieuse, quadrilles d'une chorégraphie primitive. C'est la danse du paon, du buffle et du cheval qui n'en finit pas de lier et de délier ses figures monotones de menuet douceâtre. Que chante le chœur ? Que dit ce grelot végétal fiché au bout d'une canne comme un accessoire de cotillon ? Lisez, ou relisez le maître ouvrage de Raymond Baradat sur les Pohr, qui amplifie de recherches nouvelles le bref essai de R. Morizon. Nul n'en sait plus que lui sur le sujet ; nul n'a mieux parlé de ces humbles pour qui il ne cache pas sa sympathie, et qui lui dirent tant de choses parce qu'il sut bien les écouter.

A cette première halte de nuit, dans un confortable damnak *qui se moque bien de la crise du ciment, chacun se laisse aller à la gaîté de son humeur. On se regarde, on s'éprouve déjà ; pendant douze jours on mènera une vie étroitement commune et le mieux est de montrer sa meilleure mine. Autour du jeune Souverain, qui est tout grâce et courtoisie, M. Barrault (il se sent chez lui dans cette vieille province) considère toutes choses avec une bonhomie indulgente ; M. Bénard bourre sa pipe après s'être assuré que les cinquante pachydermes sont prêts pour le départ à l'aube ; le docteur Riche tâte les rates (pas les nôtres), M. de Boysson rêve qu'il vient d'avoir son troisième galon ; M. Pak promet un cuisseau de chevreuil pour le dîner, tandis que M. Ouk-Loun veille à tout et que M. Knhôm ouvre un vieil agenda de 1940 à une page qui lui rappelle que c'est bientôt la Saint Blaise, ô Pascal, ô Musset !*

Dans le crépuscule, du haut de la tour de veille qui domine le campement, chacun mesure du regard la silhouette du Phnôm Tompor. Tout à l'heure, dans la pleine clarté lunaire, son Néakta hantera le sommeil des voyageurs et leur soufflera des songes dynamiques au point qu'un dormeur se réveillera par terre, son lit Picot ayant crevé le plancher fragile, et se trouvera empêtré dans sa moustiquaire comme une mariée dans son voile.

MESSIEURS LES ELEPHANTS

Si le récit d'un voyage à dos d'éléphant se mouvait à la cadence de ces bêtes si peu adaptées à la vie moderne, il faudrait dix numéros de ce journal pour l'achever. Et d'abord, les éléphants sont-ils des bêtes ? Au premier regard qu'on jette sur leur silhouette nantie de cette protubérance humaine qu'est le cornac, on en douterait. Centaure, dirait-on plutôt, centaure bicéphale, et la docilité réciproque de l'animal et du cornac ne permet pas de distinguer qui commande, et qui obéit.

Dans leurs petits yeux myopes ne brille qu'un éclair : celui de l'intelligence. Cette intelligence rassure l'honorable voyageur qui se confie à cette force colossale. Maugréez contre l'inconfort des bâts, non contre l'allure et le comportement de ces tracteurs antédiluviens, qui justement vous conduiront là où leur lenteur, leur réflexion, leur expérience peuvent seules vous conduire, dans des pays sans routes, des rivières sans pont, des escarpements sans funiculaire.

La première loi de cette caravane, c'est que chacun fasse bon ménage avec sa bête. On échange des petits noms. Celui-ci se nomme « La chouette », cet autre A-Sdok (quelque chose comme Gros-tas) d'autres Le-Gros, Le-Petit... Prononcez leur nom, pour les flatter ; parlez-leur, ils vous comprennent à coup sûr, mais n'obéissent qu'à leur maître. Ne vous moquez pas, ils n'aiment pas la plaisanterie. Ne leur tendez pas l'ombre d'une noix de coco, ils tiennent aux réalités. Si vous les voyez, d'un geste d'oisif, sucer leurs trompes, dites comme disent les cornacs birmans : ils mangent les nuages. Et si vous êtes tenté de railler leur profil mastoc, admirez comme dans les pentes les plus raides, dans les chemins les plus incommodes, ils savent mesurer leurs pas, et montrer de souplesse réelle sous leur lourdeur apparente.

Sait-on qu'à la cour du Cambodge, autrefois, certains éléphants reçurent des titres de mandarinat ? Si disgraciée qu'elle soit dans son aspect physique, cette bête a la noblesse du cheval, et d'ailleurs l'esthétique du troupeau, par son grandiose hannibalesque, lui confère une valeur décorative dont on aimerait voir un artiste s'inspirer.

CLAIRIERES

Presque tout le voyage s'effectuera à travers des forêts épaisses, montueuses, qui laissent rarement la vue dégagée vers de larges horizons ; mais le sen-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tier, comme les grains d'un chapelet, enfile des clairières dont chacune a son caractère. Si, entre toutes ces clairières, un concours eût été ouvert, la palme fut allée de l'avis unanime à celle de Beng-Roliek, où l'on parvient après une demi-journée de forêt claire et monotone, et une autre demi-journée de haute futaie dans laquelle le sentier que les éléphants y avaient primitivement tracé fut élargi parfois aux dimensions d'une allée de parc, vraie voie royale où deux bêtes passeraient de front. La vraie et la fausse cardamome y fleurissent, de faux cyprès, de taille gigantesque, voisinent avec l'arbre à gomme-gutte, des lianes, des orchidées, de larges bénitiers jouent leur rôle de figurants : sans eux la forêt serait-elle tropicale ? L'heure avance, et le crépuscule est proche quand la caravane débouche à Beng Roliek : une mare, quelques pins, une paillote, et par le prestige d'un éclairage presque artificiel, cette clairière apparaît comme un coin d'éden. De petites salas d'écorce ont une couleur, une joliesse qui ne se retrouveront pas ailleurs ; autour de la table rustique, en attendant le repas du soir, quelqu'un raconte l'histoire de cet éléphant qui fut englouti avec son cornac, non loin d'ici, dans un marais mouvant. Un peu de mystère, un peu de crainte...

GUEULE DE POISSON OU GUEULE DE CERF

Le village de Moat-Pras, où l'on s'arrête pour déjeuner, présente le premier groupement important de Pohr depuis Peam-Prous. On y voit abondance de jeunes filles, et comme si les premiers cadeaux lui étaient dus, la plus jolie, ou supposée telle, grosse fille bien en chair et musculeuse, s'est mise au premier rang et recueille sans sourciller le titre de Miss Pohr-Jeunesse.

Dans un voyage qui provoque des enquêtes sur les questions les plus variées, il serait surprenant que l'étymophilie n'apparût pas. Que signifie Moat-Pras, quelle est son orthographe exacte ? Les avis sont partagés : l'un propose « Bouche de Bouddha » (Moat-Préah), l'autre gueule de cerf (Moat-Preus) un troisième insinue que Moat-Pras serait une déformation de Moat-Prey (lisière de la forêt) tandis que des vieux du pays, qui ont bien leur mot à dire, traduisent : gueule du poisson « pras », dont un coude de la rivière imite la forme. Laissons la question aux érudits.

Pour la première fois, nous surprenons tout près de nous la présence d'un troupeau d'éléphants sauvages, dont un porteur d'ivoire. Un chasseur du pays se lance à leur poursuite, mais nous ne saurons jamais où cette poursuite le mena.

PLAINE...

De Moat-Pras à Veal-Veng, — la longue plaine herbeuse — le sentier dit d'éléphant a toujours le style d'une magnifique allée cavalière où la caravane glisse comme dans un tunnel végétal. Des lianes à la Tarzan pendent d'une grande hauteur, mais personne ne se risque à faire le pendule d'un éléphant à l'autre. Le chemin monte régulièrement, jusqu'au débouché sur le torrent qui limite la longue, longue plaine de Veal-Veng.

C'est un brusque changement de décor. La forêt s'est écartée très loin de chaque côté, une savane très unie s'étend jusqu'aux montagnes qui la limitent sans l'étouffer. Cette platitude ourlée de crêtes boisées n'est pas sans grandeur. Toute la population du village — une centaine de personnes — est au bord du torrent, et quand l'éléphant de Sa Majesté, coiffé d'or et porteur d'un bât rouge, apparaît, tout le monde l'escorte, dansant, soufflant dans les phloy, en un cortège qui se grossit des gens de Moat-Pras qui ont voulu profiter jusqu'au soir de l'aubaine royale.

Jusqu'au village, la distance est de trois kilomètres environ. Pour animer le défilé de ces cinquante éléphants dont pour la première fois nous pouvons admirer le majestueux ensemble, les Vealvengois ont eu l'heureuse idée de simuler la capture d'un éléphanteau vivant par ses camarades domestiques. La jeune bête ne comprend pas tout d'abord ce qu'on lui veut ; quelques coups de trompe fortement assénés par ses parents l'inquiètent, l'effrayent et la voilà partie au trot allongé vers la forêt. La poursuite est longue et parfois, comme pour souligner le caractère fictif de l'aventure, le junior pourchassé s'arrête, tourne un œil suppliant vers sa famille, s'effraye encore d'une menace et s'enfuit si bien qu'on fut bien près de ne pas le rattraper. Enfin, triomphant comme un rétiaire dans un cirque, le chasseur perché sur la croupe de l'un des éléphants chasseurs lance son lasso entre les pattes du malheureux chassé, qui s'y prend, trébuche et bientôt se voit attaché par un long câble au tronc d'un arbre. La caravane passe en lui prodiguant des encouragements, tandis que par ailleurs une course de buffles mi-sauvages s'organise, donnant à cette plaine ensoleillée le style et le mouvement des grands espaces à cow-boy... de cinéma.

UNE VALEE...

Presque tout l'intérêt du voyage, son intérêt pittoresque et son intérêt politique, était dans la visite des deux vallées qu'on n'atteint qu'après avoir escaladé et descendu des pentes abruptes : la vallée de Russey Chrum, étroitement enchâssée entre des sommets qui dépassent mille mètres, et celle de Tateylœu.

Au départ de Veal-Veng, trois voyageurs, dont le docteur Riche et M. de Boysson, font l'étape à pied. Une pente raide vous enlève brusquement de plusieurs centaines de mètres, puis une crête forestière vous mène jusqu'à une autre pente, descendante celle-là, au pied de laquelle la douce vallée de Russey-Chrum est nichée, comme dans l'aisselle des monts qui l'emprisonnent. C'est une vallée étroite d'une dizaine de kilomètres de long, de part et d'autre d'une rivière aux eaux calmes ; à chaque extrémité de la vallée, une moitié du village. Entre les deux, des jardins abandonnés, des ruines de paillotes montrent que la population s'est clairsemée et que la vallée est devenue trop grande pour ses habitants.

A Russey-Chrum d'en bas, la sala de midi a été construite au bord de la rivière. Le paysage est virgilien. Les paysans attroupés ont un air de douceur géorgique, et l'illusion persiste quand quelqu'un de bien renseigné insinue que beaucoup d'entre eux sont d'anciens pirates. C'est que la piraterie, ici, doit avoir elle aussi quelque chose d'antique et s'exercer suivant des rites autorisés par les compositeurs d'idylles champêtres.

Pour se délasser de l'éléphant, le Souverain décide de faire le trajet jusqu'à Russey-Chrum d'en haut par la rivière, en pirogue. C'est une glissade sur l'eau d'une douceur infinie, entre des rives bordées d'une végétation luxuriante. A deux reprises, la file des éléphants coupe la rivière à gué — piroguiers et cornacs se croisent sans mot dire.

Russey-Chrum d'en haut sera la dernière étape du Résident de Pursat, M. Bénard, qui laissera à M. Duvelle, Résident de Kampot, le soin de conduire la caravane jusqu'à la mer. De son côté, M. Ouk-Luon passe ses consignes à S. E. Khim-Tit. Un dernier ganeça réunit les autorités des deux versants. Une prise d'armes : M. Bénard, M. Ouk-Luoun, M. Pak reçoivent une décoration de la main de Sa Majesté. Au matin, une partie du convoi retournera par le même chemin vers Pursat, tandis que le Roi et Sa suite continuent leur périple.

(*A suivre.*)

(RADIO-BULLETIN DU CAMBODGE, 4 mars 1944.)

La *Table des matières* de l'année 1943, classée par auteurs et par matière, vient de paraître.

Elle est en vente chez nos dépositaires au prix de 1 piastre.

La *Table des matières* de 1940 à 1942 inclus, déjà parue, est en vente chez nos dépositaires de Hanoi, Hué, Saigon et Phnompenh.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA VIE INDOCHINOISE

Tournée du général Mordant.

Après une tournée d"inspection dans la région Nacham-Binhi-Thakhê-Poma-Topeo-Caobang et Backan, le général Mordant, Commandant Supérieur des Troupes du Groupe de l'Indochine a rejoint Hanoi le 14 mars.

Retour de l'Amiral Decoux à Hanoi.

Le Vice-Amiral d'Escadre Jean Decoux, venant de Saigon, est rentré le 17 mars à Hanoi.

Tournée du Résident Supérieur Roques à Kouang-tchéou-wan.

Les 13 et 15 mars, le Résident Supérieur Roques, Administrateur en chef du Territoire de Kouang-tcheou-wan, accompagné des délégués chefs de circonscription et du médecin-chef du Service de Santé, a visité les deuxième et première circonscriptions. Il s'est arrêté dans les deux chefs-lieux de Potao et de Taiping, ainsi qu'en de nombreux villages.

Il avait tenu à se rendre compte personnellement des résultats de l'effort constructif récemment accompli : travaux réalisés en vue d'accroître la superficie des terres cultivables et dont le plus notable consiste dans une digue, au sud de Potao, qui permettra l'aménagement, très prochain, de 1.000 hectares de rizières ; distribution de riz aux populations pauvres ; mesures prises en vue de combattre les épidémies et de veiller à la santé des paysans et qui se sont traduites, en particulier, par l'installation d'un dispensaire rural à Taiping, d'un autre à Potao et par plus de 150.000 vaccinations dans les campagnes ; facilités données au commerce local par la construction d'un nouveau marché, couvert et très moderne, à Taiping, et d'un autre, actuellement en cours, à Hykoken.

Partout, le Résident Supérieur a reçu l'expression de la vie gratitude des autorités locales qui l'ont prié de transmettre à l'Amiral, Gouverneur Général de l'Indochine, et au Gouvernement de la France, « toujours grande et généreuse », suivant l'expression du doyen des notables, l'assurance de leur attachement respectueux et reconnaissant pour l'action féconde qu'elle ne cesse de poursuivre dans le pays.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

ANNAM

Denys, fils de M. et de Mme **Rousse-Lacordaire** (12 mars 1944, à Dalat).

TONKIN

Gérard, fils de M. et de Mme **Gesbert** (11 mars 1944) ;

Marie-Jeanne, fille de M. et de Mme **Siméoni** (12 mars 1944) ;

Louis, fils de M. et de Mme **Chianéa** (13 mars 1944) ;

Danièle, fille de M. et de Mme **Dautzenberg** (14 mars 1944) ;

Alain, Dominique, fils de M. et de Mme **Troude** (15 mars 1944) ;

Alain, Philippe, fils de M. et de Mme **Gardies** (15 mars 1944).

COCHINCHINE

Hélène, fille de M. et de Mme **Connan** (8 mars 1944) ;

Marie-Louise, fille de M. et de Mme **Appiéto** (9 mars 1944) ;

Annick, fille de M. et de Mme **Ragoet** (10 mars 1944) ;

Ogier, petit frère de Odette, Oscar, Octave et Odie **Lam-Thanh** (12 mars 1944).

LAOS

Nang Thong-si Phouang Phan Somlakhanavong, fille de M. et de Mme **Xieng Phan.**

Nang Boua-Ngeun Pheui, fille de M. et de Mme **Kham Pheui** (29 janvier 1944) ;

Un garçon de M. et de Mme **Somlith Souvannavong ;**

Un garçon de M. et de Mme **Ouan Sisouphanthong ;**

Un garçon de M. et de Mme **Kèo Visarat.**

FIANÇAILLES.

ANNAM

M. Pierre **Sallanave** ave Mlle Paulette **Spick.**

TONKIN

M. Carmel **Cutayer** avec Mlle Clémentine **Duval ;**
M. **Tran-van-Thai** avec Mlle **Pham-lê-Duyên ;**
M. **Lê-Vuong** avec Mlle **Nguyên-thi-Vuong.**

COCHINCHINE

M. Fernand **Natal** avec Mlle Georgette **Marie-Claire ;**
M. Ignace **de Canaga** avec Mlle Simone **Petras ;**
M. Robert **Laffay** avec Mlle Hélène **Eidel ;**
M. Robert **Gouillon** avec Mlle Julienne **Cérani.**

CAMBODGE

M. **Tan-kim-Voun** avec Mlle **Ong Lomaum.**

MARIAGES.

TONKIN

M. **Tran-duy-Khanh** avec Mlle **Nguyên-thi-Hiên** (14 mars 1944) ;

M. **Phung-quy-Mao** avec Mlle **Ta-trang-Sinh** (14 mars 1944).

DÉCÈS.

ANNAM

M. Jean **Pantalacci** (16 mars 1944).

TONKIN

M. Fernand, Guy **Aubert** (24 mai 1943) ;

M. Charles **Roger**, fils de M. Ferrière (12 mars 1944) ;

Auguste, Marie, fils de M. et de Mme **Delcourt** (15 mars 1944) ;

S. E. **Pham-ba-Rong** (14 mars 1944) ;

M. Joseph **Orsini** (14 mars 1944) ;

M. Simon **Ouvrier** (17 mars 1944).

COCHINCHINE

Mme Vve Louis **Biaille de Langibaudière**, née Elisabeth Truong-thi-Phuoc (9 mars 1944).

CAMBODGE

M. **Keth Svay.**

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LAOS

M. Ba Tham ;
Mme Cao kham Sao, belle-mère de M. Ba Sim ;
Une fille de M. Thao Khamphet.

COURRIER DE NOS LECTEURS

~H. C..., à Saigon. — Non, cher lecteur, nous n'avons pas oublié Georges Barrière. Un article le concernant, qui sera accompagné de reproductions de ses œuvres, est en cours de préparation. Il sera publié dans le courant d'avril.

Une exposition de ses œuvres s'ouvrira également à Hanoi et peut-être à Saigon en avril ou mai.

~G. M..., à Hanoi. — Certaines photos primées par le jury de notre concours de photographies vous paraissent, dites-vous, assez surfaites. C'est une affaire de goût, cher lecteur, et il se trouve que vous n'avez pas le même que M. Hesbay, le président du jury, qui fonde le sien sur une compétence technique hors de pair.

En outre, vous êtes sans doute victime de l'imperfection des reproductions. Nous pensions que nos commentaires vous permettraient de faire la correction nécessaire.

En tout état de cause, vous pourrez bientôt contempler les originaux de ces photographies à la Maison de l'Information, à Hanoi, où elles seront exposées.

~J. M..., au sujet de la rue J.-Perret, à Thai-binh. — Il est exact que le nom que cette rue porte est celui d'un résident de Thai-binh, qui eut le malheur d'assister à la rupture d'une des digues de la province. Désespéré et ne voulant pas survivre à ce qu'il estimait être un déshonneur pour son nom, il se jeta dans la brèche et mourut noyé.

~J. M..., à Saigon. — Depuis plus de trois ans, cher lecteur, on a pu réussir à susciter dans le pays cette grande énergie qui a consisté à développer l'activité du pays, jusqu'à un point qui n'avait encore jamais été atteint.

Mais il apparaît clairement que le point atteint ne sera désormais pas dépassé avant le rétablissement de conditions normales. L'Indochine a obtenu presque tous les résultats compatibles avec son outillage de base et ses réserves et ses ressources naturelles. Il faut faire montre maintenant aussi d'une autre espèce d'énergie : tenir, accepter les restrictions, consentir de nombreux sacrifices individuels afin que l'édifice dont la construction a été imposée par les circonstances internationales actuelles demeure debout et conserve au pays la position qu'il a pu s'assurer par l'effort accompli durant les trois ans qui viennent de s'écouler.

~J. G..., Saigon. — Nous avons bien renouvelé votre abonnement pour un an et vous adressons le numéro 170. Veuillez nous signaler si vous avez reçu les numéros de février, qui vous manquaient.

Il ne nous est pas possible, malgré notre désir, de reproduire dans la Revue votre délicieuse carte de visite, l'actualité réclamant toute notre partie illustrée ; mais nous vous remercions vivement de nous l'avoir envoyée.

~A. M. C..., Hanoi. — Nous vous remercions de vos éloges, mais il nous est difficile de répondre à votre question. Nous avons consulté les milieux généralement bien informés et les personnalités compétentes. Ces dernières nous ont répondu que « les armoiries des villes ou provinces d'Indochine n'ont jamais été fixées officiellement. Elles ont été conçues par des administrateurs plus ingénieux que connaisseurs en blason et ornées de devises en bas latin dues à des missionnaires pleins de bonne volonté ». Seuls des voyages à travers les pays de l'Union pourraient vous fixer. A titre documentaire, un vieux colonial dont nous admirons tous la splendide verdeur nous a indiqué, pour une ville d'Indochine, un « écu » de gueules d'empeigne sur fond de... vase ». Nous ne savons ni à quelle ville, ni à quel conseil municipal il faisait allusion.

~M. M..., Saigon. — Malgré la bonne tenue et le sérieux, qui la caractérisent, la Revue « Indochine » cultive parfois le paradoxe ! Recevoir la revue à titre gratuit pendant un mois ; s'y abonner et cesser dès ce jour de la recevoir, c'est, certes, une mésaventure désagréable, dont nous nous excusons.

Pour avoir l'explication de ce procédé insolite, voir notre numéro 183 : réponse à A. M...

~N. V. B..., Hué. — Puisque vous êtes étudiant, vous avez dû, dans vos auteurs classiques, lire la réplique « Pas d'argent, pas de Suisse ».

Elle a un pendant, gravé en lettres d'or sur le bureau de notre chef comptable :

« Pas de mandat, pas de Revue. »

~H. C..., Dalat. — Nous vous adressons par ce courrier une table des matières 1943.

En ce qui concerne le timbre à l'effigie de la personnalité cochinchinoise citée, nous sommes les premiers à reconnaître le mérite et le caractère de celle-ci, mais nous estimons que cette manie des noms des rues, statues, timbres, etc., consacrés à des personnages méritants mais de second plan, est un legs dont il serait grand temps de nous débarrasser. Cela nous éviterait ces rues dédiées à la mémoire de Jean Dubois, et ces squares nommés Jules Dupont, dont tous nous avons oublié qu'ils furent la gloire d'un conseil municipal disparu. Ce n'est pas le cas de M. R. G., mais, tout de même !...

Une ou deux douzaines de personnages célèbres par pays et par siècle nous paraissent amplement suffisants, et la pratique, qui consiste à attendre vingt-cinq ans avant de commémorer ceux-ci est à notre sens hautement louable.

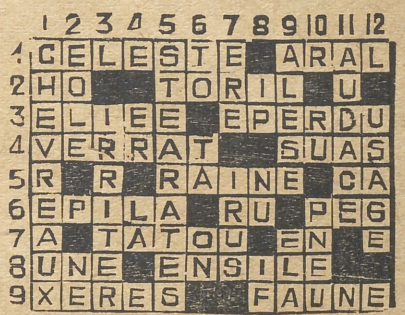
Nous répondrons ultérieurement à vos autres questions.

---

*Recherchons nos 1, 2, 3, 5, 6, 7, 8, 9, 14, 15, 16, 18, 19, 20, 132 d'*Indochine.

Faire offre à la Revue.

Solution des mots croisés no 150

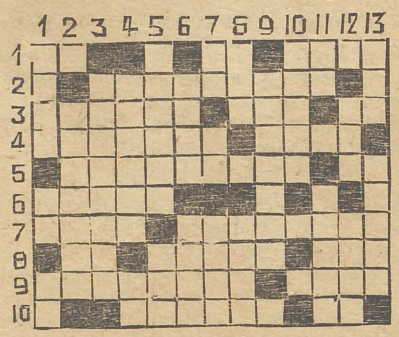


Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mots croisés n° 151

Horizontalement.

1. — Première syllabe d'un mot du second vers, dans l'Hymne de Saint Jean-Baptiste — Se trouve à un confluent important — Extrait d'une valérianacée.
2. — Philosophe du XVIIIe siècle.
3. — Ravirai — Sorte d'anthologie — Sa naissance est un prétexte de cadeaux.
4. — Vin — Spécifie la limite d'une protection.
5. — Apprise — Remplacé à la seconde même de sa mort.
6. — Patron de certains opérateurs.
7. — Port de pêche du Nouveau Monde — Comte anglais nettement séparé des autres.
8. — Disparu dans un tube — Réunit — Bat une dame.
9. — Pour les mélomanes — Ecrasé par des gens tristes.
10. — Garanties vivantes — Apte naturellement.



Verticalement.

1. — Houppe — Désigne — Initiales d'un poète qui s'immortalisa en chantant un sentiment méconnu.
2. — Instrument de musique.
3. — Philologues du XVIIIe siècle.
4. — Voltaire latin, antérieur à Voltaire — Début de toril.
5. — Laminée — Déchiffre.
6. — Archipel anglais — Dieu peu commode.
7. — Négation — Deux lettres de figue — Théologien comtois, concitoyen d'un grand naturaliste.
8. — Retranche — Nymphe.
9. — Animal à six pattes, qui subit des métamorphoses.
10. — Trouble la sérénité.
11. — Auxiliaire — Acteur et auteur français.
12. — Dignitaire étranger — Fait disparaître.
13. — Fleuve européen — Au-dessous des pieds de l'observateur.

Une beauté Tanagra

par

Tanagra-Grains de cristal, *Poudre de Beauté.*
Tanagra-Comète, *Cosmétique pour les cils.*
Tanagra-Enigm, *Ombre pour les paupières.*

Vous serez plus ravissantes encore
SANTÉ — BEAUTÉ — CHARME

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 95.000.000 DE FRANCS

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16e arrondissement

-:- Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy -:-

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifique

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).
Le Gérant : TRUONG-CONG-DINH.
Imprimerie G. TAUPIN ET Cie

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, Avenue d'Iéna, PARIS

Inspection : 69, Bd Francis-Garnier, HANOI

TOUTES LES APPLICATIONS DE L'ÉLECTRICITÉ :

Etude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose, réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société :

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD

et dans les principaux centres du Delta.

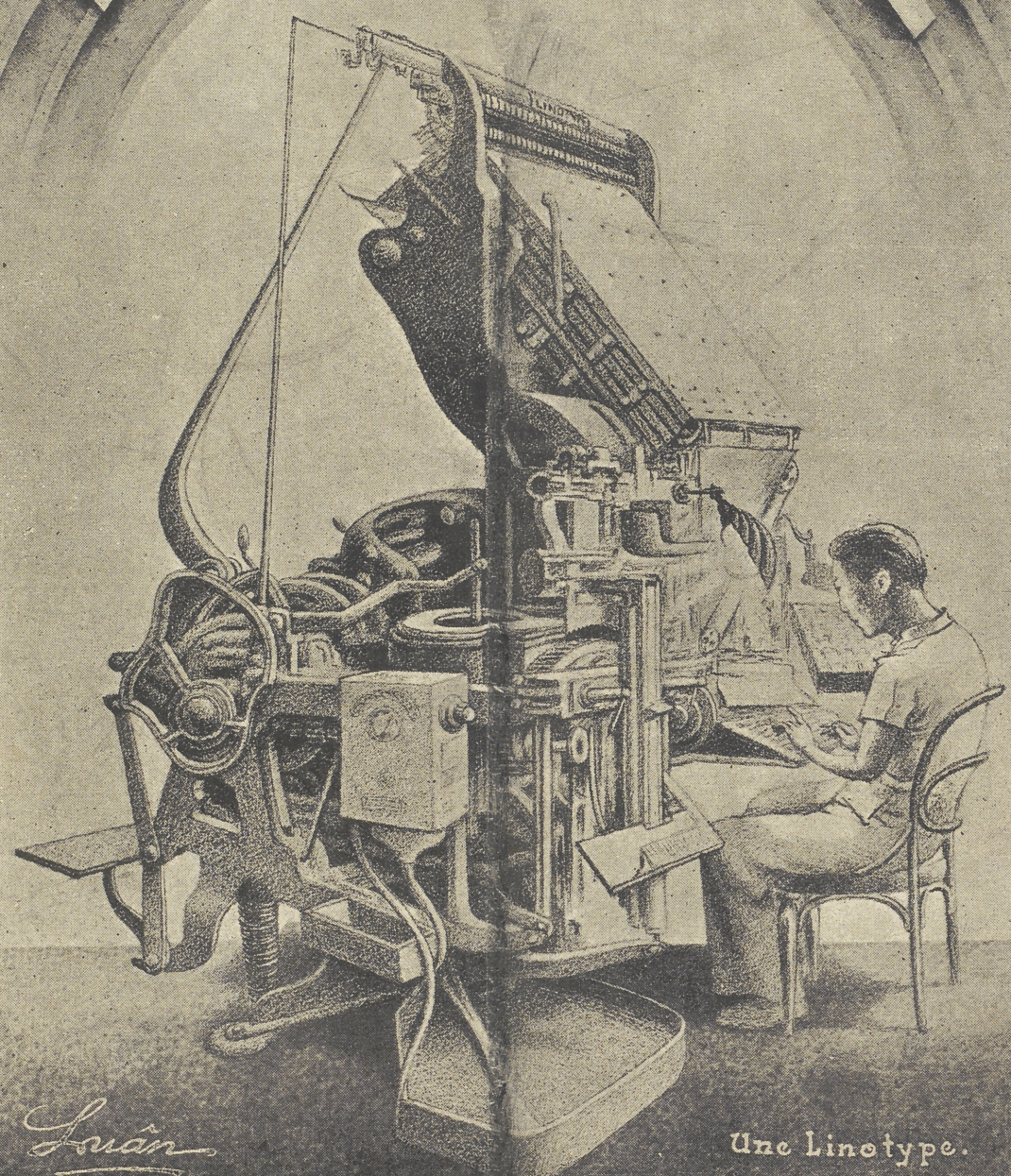
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

PHOTOGRAVURE
OFFSET.

TYPOGRAPHIE
RELIURE

TAUPIN & Cie

8-10-12, RUE DUVILLIER - HANOI. TÉL. 147-148



Une Linotype.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques